



La Bibliotheque Des Predicateurs

Qui Contient Les Principaux Sujets De La Morale Chrétienne, Mis par ordre
alphabétique

J - O

Houdry, Vincent

Lyon, 1717

Medisance, calomnie, & ce qui regarde le tort qu'on fait à la reputation du
prochain.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-75872](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-75872)

parens consultant plus leurs intérêts, & la folle ambition qu'ils ont d'élever leurs familles dans leurs descendans, que la raison, & les lumieres du Saint Eprit, se mettent moins en peine si les personnes auxquelles ils les veu-

lent alier, sont de bonne vie, que si elles ont de grandes charges, de l'argent comptant, & des terres considerables. *Auteur moderne.*

M E D I S A N C E,

Calomnie, & ce qui regarde le tort qu'on fait à la reputation du prochain.

A V E R T I S S E M E N T.

Comme le vice de la médifance a esté de tout temps l'un des plus communs, aussi les discours sur ce sujet, sont les plus ordinaires dans les écrits des saints Peres, & dans les Chaires Chrétiennes; il y a peu de Prédicateurs qui n'ayent traité ce point de Morale, & nous avons ramassé ce que nous avons cru de plus fort, & de plus capable d'inspirer de l'horreur d'un vice si commun, & si pernicieux.

Il est seulement necessaire d'avertir, que quoi que la difference qui est entre la médifance & la calomnie soit assez connue, on les confond d'ordinaire dans un mesme discours, comme deux especes d'un mesme peché; la calomnie ajoutant seulement à la simple médifance la fausseté & le mensonge, qui est une circonstance qui rend le peché plus grief & plus difficile à reparer.

J'ai souvent fait reflexion qu'il y a peu de sujets qu'on écoute plus volontiers que d'entendre invectiver contre la médifance: aussi n'y en a-t-il point qui donne plus d'occasion aux Prédicateurs de faire des portraits, & des peintures des mœurs du temps; c'est pourquoy il faut se servir de cette favorable attention, pour en imprimer de l'horreur, & une juste crainte de tomber dans ce peché, soit en disant le mal que l'on sçait, & que l'on a appris de son prochain, soit en écoutant le mal qu'on en dit.

C'est encore un avis tres-utile à ceux qui traitent ce sujet, d'insister particulièrement sur l'obligation étroite & indispensable de reparer l'honneur qu'on a ravi au prochain par la médifance, ou la calomnie qu'on en a faite, parce que rien n'est plus capable d'arrester le penchant que nous avons naturellement à ce peché; mais il faut tellement exagerer la difficulté qu'il y a de faire cette réparation, qu'on ne la rende pas impossible.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Dessins & Plans de Discours sur ce sujet.

ON peut prendre pour sujet & pour division d'un discours, ces trois propositions, qui ramassent ce qu'il y a de plus fort, & de plus important sur cette matiere. La premiere, que la médifance est un crime horrible, dont cependant on n'a point d'horreur, puisqu'on le commet si facilement & si communément. La seconde, que c'est un crime honteux; mais que l'on commet sans honte, & sans crainte de perdre notre reputation, en ternissant celle d'autrui. La troisieme, un crime contagieux, mais où l'on prend le moins de précaution pour l'éviter, & de mesures pour le reparer.

Pour la premiere, c'est un grand crime que la détraction, s'écrie Saint Bernard: *Grande crimen detractio*. Et certes quand le médifant ne feroit point d'autre mal, que de détruire l'union, la concorde, & la charité fraternelle, il feroit un mal inexplicable, & se rendroit extrêmement criminel, en détruisant la loi fondamentale du Christianisme. Le Fils de Dieu connoissant l'importance de garder cette premiere loi de son Etat, la veille de sa mort fit trois choses bien remarquables: pour cet effet, il institua le Sacrement adorable de son Corps; il fit un commandement exprés à ses Apôtres de s'entr'aimer; il adressa une priere à son Pere Eternel, afin de les affermir dans cette charité. Car le Sacrement de son Corps, qui se nomme Communion, quand on le reçoit, n'est-ce pas pour nous unir ensemble,

comme l'assure Saint Augustin? Le précepte de la dilection mutuelle que J. C. donna à ses Apôtres, ne fut-ce pas pour les tenir unis? Enfin il pria son Pere, & pour eux, & pour tous ceux qui croiroient en lui, par le ministère de leur prédication: *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, & ego in te*; afin que tous ne fussent qu'un, à l'imitation de cette admirable unité, qui est entre le Pere, & le Fils, dans l'adorable Trinité: Or que fait le médifant? il choque & détruit autant qu'il est en lui, cette loi fondamentale: il définit des personnes, pour l'union desquelles un Dieu a donné tout son sang: il éloigne de cœur & d'esprit ceux que le Sacrement du Corps de Jesus-Christ tâche tous les jours d'unir: il viole le précepte de la dilection mutuelle, par la haine, l'envie & la jalousie, qu'il porte à celui dont il médit, & par les sentimens d'animosité & de vengeance, que celui qui est offensé conçoit contre lui: il rend inutile la priere que le Fils de Dieu mourant a faite pour la réunion de tous les Fideles; & met la division entre des personnes, qui peut-être ne se reconcilient jamais. Voilà ce qui rend ce peché si enorme devant Dieu, & si odieux aux hommes; mais combien en conçoit-on peu d'horreur, puisqu'on le commet si facilement, en tous lieux, dans toutes les compagnies? Que c'est le vice de tous les états, de toutes les conditions, & de toutes sortes de personnes; qu'on s'en fait un diver-

rissement ; qu'on n'en a nul scrupule ; qu'on se fait même un mérite de sçavoir plaisanter , & divertir les compagnies aux dépens d'autrui. On peut ici, pour faire concevoir la grandeur & l'énormité de ce crime , s'étendre sur le tort que l'on fait au prochain en lui ravissant l'honneur , qui est le plus précieux de tous les biens ; sur les suites funestes de la médisance , sur l'engagement qu'on contracte de reparer ce tort à quelque prix que ce soit , &c.

La seconde proposition. Le peché de médisance n'est pas moins honteux , qu'il est énorme & horrible ; ce qu'on aura peut-être de la peine à se persuader , en considérant que par là on se fait la reputation d'un bel esprit ; qu'on se fait écouter avec plaisir ; qu'on s'attire l'applaudissement de toute une compagnie , & qu'enfin c'est par là que plusieurs se font valoir , de sçavoir faire un conte agréable , &c. On prétend même par là passer pour sincère , pour un homme qui désapprouve le mal , ou du moins , pour plaisant qui sçait attraper le ridicule des gens , & trouver l'endroit foible. Mais nonobstant cela , je dis que c'est un crime honteux , 1°. Parce que c'est une lâcheté insupportable d'attaquer une personne absente , qui ne se peut défendre , qui ne nous dit mot , & qui peut-être ne nous a jamais offensés ; ou si c'est notre ennemi , c'est une lâche vengeance , de noircir la reputation d'une personne , que nous n'oserions choquer en sa présence. 2°. On découvre ses propres défauts en faisant connaître ceux d'autrui ; on montre qu'on est piqué au jeu , & qu'on ne peut dissimuler son ressentiment ; qu'on est envieux , ou jaloux , ou superbe , parce que la reputation d'autrui fait ombre à la nôtre. 3°. On est regardé sur le pied d'un médisant , qui est le plus mauvais caractère qu'on puisse faire de nous. *Summa turpitudinis est , nihil foedius* , dit S. Bernard. Mais nonobstant cela le médisant est un effronté , qui ménage aussi peu sa reputation que celle des autres.

Pour la troisième , c'est encore le crime le plus contagieux ; & cependant l'on ne prend nulle précaution pour l'éviter , & nul soin pour en arrêter le cours , ou pour reparer le tort & le ravage qu'il a fait. 1°. Il faut faire voir comme une médisance secrète se répand , & devient un bruit public , & ensuite l'obligation & la peine qu'on a à reparer le mal qu'on a fait.

II.

Il faut montrer que quoi que la médisance soit le plus commun de tous les pechez , & le plus facile à commettre , c'est néanmoins celui qui se remet & qui se pardonne le plus difficilement.

Premièrement , c'est le peché le plus commun ; l'expérience le fait assez voir. 1°. C'est le plus naturel , parce que l'orgueil & le desir de la gloire que nous apportons avec nous en naissant , nous porte à abaisser les autres , pour nous élever au-dessus d'eux , & il nous semble que la diminution de leur gloire est une augmentation de la nôtre. 2°. Il paroît comme nécessaire ; car on ne sçait de quoi parler , & de quoi s'entretenir dans les compagnies , si l'on ne parle des uns & des autres. 3°. Il est tres-facile ; car on ne se lasse jamais à médire , & on écoute avec plaisir les médisances. Dans tous les autres pechez , on a toujours quelque crainte de deshonorer , & de perdre sa reputation ; mais à

Tome III.

médire on ne craint rien , on y prend plaisir ; on le fait en tout lieu , en tout temps ; toutes sortes de personnes le peuvent faire , & on commet la médisance en tant de manières différentes , que tout le monde y est sçavant , & ainsi il n'y a rien de plus aisé , ni de plus commun.

Secondement , ce peché si commun & si facile à commettre , est cependant celui qui se pardonne le plus difficilement , parce que la médisance blesse non seulement la charité ; mais encore la justice , & que les pechez contre la justice ne se remettent point , si l'on ne repare le tort qu'on a fait , & si l'on ne satisfait la personne offensée ; autant donc que la réparation de la médisance est rare , difficile , & presque moralement impossible , autant est-il difficile d'en obtenir le pardon. C'est un vol , c'est un homicide ; c'est le plus grand tort que l'on puisse faire à une personne , que de lui ravir sa reputation , qui lui est souvent plus chère que ses biens , & que sa vie. Or il faut faire voir la difficulté de reparer ce tort. 1°. Du côté de celui qui a fait la médisance , qui ne peut se refondre à se dédire , si c'est une calomnie , & qui ne sçait de quelle manière s'y prendre , si c'est une simple médisance. 2°. Du côté de celui dont on a médit ; car il faut le contenter & le satisfaire , &c.

ON peut prendre pour sujet , & pour division d'un discours ce passage de Saint Bernard : *Detrahitio grande vitium est , detrahitio grande peccatum est , detrahitio grande crimen est.*

1°. *Grande vitium est* ; c'est un grand vice dans l'habitude. Il naît de l'orgueil , de l'envie , de la haine ; il contient la malice de tous ces vices , & leur sert d'instrument. 2°. *Grande peccatum est* ; c'est un grand peché dans l'acte , à cause du tort presque irréparable qu'il cause au prochain. 3°. *Grande crimen est* ; c'est un grand crime , pour les suites qui en sont funestes , & pour les maux qu'il a coutume de produire.

ON peut faire voir dans les deux Parties d'un discours , premierement le mal & le désordre que cause la médisance , à quoi nous nous portons si facilement , par legereté d'esprit , ou poussez de quelque passion. Secondement , le bien & l'avantage que nous pouvons retirer de la médisance qu'on fait de nous.

Premièrement , pour le mal que causent les médisances que nous faisons. 1°. Elles violent la charité , en ôtant la reputation au prochain. 2°. Elles mettent la discorde & la division entre celui qui médit , & celui dont on fait la médisance. 3°. Elle décrie quelquefois les personnes , & même les familles entières ; de telle sorte , qu'elles ne se peuvent relever de l'infamie où on les a plongées. 4°. On se met soi-même dans une impossibilité morale de son salut , pour la difficulté qu'il y a de reparer le mal qu'on a fait. 5°. On est cause souvent de la damnation de ceux dont on médit , qui conçoivent de la haine & de la vengeance contre ceux qui les ont noircis.

Secondement , sur les biens & les avantages que nous pouvons retirer de la médisance qu'on fait de nous , elle peut infiniment servir à notre sanctification. 1°. Elle nous oblige à mener une vie exemplaire , afin de ne point donner lieu à personne de médire de nous. 2°. Elle nous donne occasion de pratiquer

M m 3

III.

IV.

la patience ; puis qu'on ne peut gueres en témoigner une plus grande & plus heroique, qu'en souffrant patiemment le mal qu'on dit de nous. 3°. Elle nous donne lieu d'exercer les plus grands actes de la charité chrétienne, de pardonner les injures, de dire du bien de ceux qui ont dit du mal de nous, &c.

V. ON peut prendre pour dessein d'un discours sur la médifance, la pensée de Saint Bernard, qui dit que la médifance tuë trois personnes d'un seul coup.

1°. Celui qui la fait ; car la médifance, qui d'elle-même est un grand peché contre la charité qui est dûë au prochain, fait perdre au médifant la vie de la grace, & l'on peut s'étendre sur la griëveté de ce peché. 2°. Celui qui l'écoute, lequel ne peche pas moins que celui qui la fait, & quelquefois même plus griëvement, en lui applaudissant, en l'excitant, & l'animant ; sans quoi la médifance tomberoit à terre, & n'auroit pas du moins de si fâcheuses suites. 3°. Celui de qui on médit ; puisque la médifance lui ôte une vie civile qu'il a dans l'esprit de tous ceux qui en ont conçu de l'estime ; vie plus précieuse que la vie naturelle, puisqu'on risque l'une pour conserver l'autre, &c.

VI. 1°. LA facilité qu'il y a de médire, ne rend pas la médifance pardonnable. 2°. La difficulté de la reparer, n'exempte pas de l'obligation d'une juste réparation. En deux mots, ce qui rend la médifance commune, ne la rend pas excusable. Ce qui la rend difficile à reparer, ne dispense pas d'en faire une réparation entiere & exacte.

VII. LA médifance est un peché qui porte avec lui un caractère de reprobation, pour deux raisons.

La premiere, est tirée de la nature de ce peché, qui est tres-facile à commettre, dont il est tres-difficile de se défaire, & qu'il est encore plus difficile de reparer pour en obtenir le pardon.

La seconde, est prise de la disposition du cœur & de l'esprit du médifant, qui est porté par un esprit d'envie, d'orgueil, d'ambition, ou de vengeance, à ternir la reputation du prochain ; passions qui sont les causes & les principes de notre damnation.

VIII. 1°. LES motifs de la médifance sont toujours corrompus & criminels ; on médit par l'envie, la haine, la jalousie qu'on a conçue contre le prochain ; on a dessein de le détruire dans l'estime des autres ; on veut établir sa propre reputation sur les ruïnes de celle d'un concurrent, &c. 2°. Les circonstances n'en sont jamais innocentes ; on médit devant des personnes qui en avoient bonne opinion ; on attaque une personne en son absence, lors qu'il ne se peut défendre ; on dit des choses incertaines, ou fausses, ou qu'on exagere, & on change la médifance en calomnie. 3°. Les suites & les pernicieux effets en sont presque toujours irreparables.

IX. LES prétextes dont on se sert pour autoriser la médifance, sont frivoles.

Le premier, est la legereté des défauts de ses freres, qu'on regarde comme de peu de consequence, & qui ne font point de tort à la reputation du prochain, & ordinairement l'on se trompe.

Le second, que quand les choses seroient considerables, la notoriété publique fait que sa reputation n'en perd rien pour les discours qu'on en tient.

Le troisieme, est que la gloire du Dieu que l'on sert, ne permet pas qu'on souffre la temerité & l'outrage de ceux qui le deshonorant. Pris du Pere Massillon, Sermon de la Médifance.

ON médit par malice & par legereté. Ainsi la médifance est un arbre pestiferé, qui se divisant en deux branches, infecte tout l'Univers. Montrons donc l'énormité de ces deux especes de médifance ; dont l'une imprime naturellement de l'horreur, & l'autre de la confusion.

Le premier Point sera de vous faire voir la médifance qu'on commet par malice ; combien ce peché est griëf, & odieux à Dieu & aux hommes.

Le second Point, la médifance par legereté. Combien ce vice nous décrie, & marque un naturel volage ; dont on ne peut rien attendre ni esperer. Auteur anonyme.

XI. 1°. RIEN de plus lâche & de plus odieux que le peché de médifance. 2°. Rien de plus dangereux pour le salut. Pris des Sermons imprimés sous le nom du Pere Bourdalouë.

XII. LE peché de médifance, tout honteux & infame qu'il est, se cache.

1°. Sous la verité ; on croit qu'il est permis de dire le mal qu'on fait de son prochain, pourvu qu'on ne lui impose rien de faux. 2°. Sous le nom de justice ; on se persuade qu'il est juste de louer le bien, & de blâmer le mal par tout où ils se trouvent, & qu'on ne fait nul tort à personne en faisant connoître les gens tels qu'ils sont. 3°. Sous le voile de la pieté ; en voulant faire croire qu'il y va de l'interet de la gloire de Dieu, de faire connoître les personnes qui vivent mal, afin qu'on les fuyé, & qu'ils ne corrompent pas les autres.

XIII. 1°. LA médifance est un peché, que nul le coûtume ne peut autoriser. 2°. Que nul prétexte ne peut excuser. 3°. Que nulle satisfaction ne peut entierement reparer.

XIV. 1°. C'EST un peché honteux & infame dans son origine, puisqu'il vient de l'orgueil, de l'envie, de la jalousie, ou de quelque passion semblable. 2°. Il est dangereux en son progrès, parce qu'il se commet avec étude & avec artifice. 3°. Il est funeste, & irreparable dans son issuë, & dans les effets.

XV. ON peut représenter le médifant, Premierement, comme un ennemi cruel & furieux, que sa passion est capable de porter aux effets les plus funestes.

Secondement, comme un ennemi adroit, & rusé, qui se sert pour nuire à son prochain, de toutes les plus subtiles inventions, dont un esprit artificieux est capable.

Troisiemement, comme un ennemi presque invincible, dont les coups sont inevitables, & les playes qu'il fait presque sans remede. La cruauté de la médifance ; l'artifice de la médifance ; la difficulté de reparer le tort & le dommage que fait la médifance, feront les trois Parties de ce discours. Pris de l'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans l'Avant.

XVI. ON peut faire voir qu'écouter la médifance n'est pas un moindre peché contre la justice & contre la charité que nous devons au prochain, que lorsqu'on en dit du mal soi-même.

1°. La justice doit empêcher le tort qu'on fait au prochain, lorsque nous le pouvons. Ce sera mon premier Point. 2°. La charité

PARAGRAPHE PREMIER.

415

et nous doit exciter à le défendre, & à lui rendre ce bon office, puisque nous le pouvons, & que c'est peut-être la seule chose en quoi nous pouvons l'obliger: Ce sera le second. *Le même, troisième Dimanche du Carême, dans la Dominicale.*

XVII. 1°. Il n'y a point de péché plus à craindre que la médisance que l'on fait des autres. 2°. Il n'y a point d'offense, où l'on trouve plus d'adoucisement que dans la médisance qu'on fait de nous.

Pour le premier; un péché est à craindre, 1°. Quand il est facile d'y tomber: Or il n'y en a point de plus aisé à commettre que la médisance. Toutes les passions nous y portent, & rien ne nous en empêche. 2°.

Quand le péché est grief: Or il n'y en a point qui fasse plus de tort au prochain, que de lui ravir sa réputation. 3°. Quand il est difficile de le réparer: Or on sçait assez combien il est difficile de réparer le mal que fait la médisance.

Pour le second; qu'il n'y a point d'offense, où l'on trouve plus d'adoucisement que dans la médisance qu'on fait de nous.

1°. Parce qu'il n'y a personne qui la puisse éviter, ni grands, ni petits, ni criminels, ni innocens. 2°. Parce que les plus grands hommes, & les personnes qui ont le plus de mérite, y sont exposez. 3°. On se doit consoler en qualité de Chrétiens sur l'exemple du Fils de Dieu.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres,

Saint Augustin, *lib. de bono viduitatis*, parle du soin que l'on doit avoir de sa réputation, afin de ne point donner lieu à la médisance.

Le même, *lib. 2. & 3. contra litter. Petilianis*, témoigne le mépris qu'il fait des discours injurieux qu'on tenoit de lui.

Le même, *in Psalm. 90.* expliquant ces paroles: *Ipsè liberabit me de laqueo venantium, & à verbo aspero*, montre qu'il ne faut point s'étonner, ni se décourager pour les médisances qu'on fait de nous.

Le même, *in Psalm. 119.* montre comme il faut souffrir la médisance.

Le même, *in Enarrat. Psalm. 108.* parle des calomnies qu'on faisoit du Fils de Dieu, & des plaintes qu'il en fait par son Prophete.

Le même, ou l'Auteur du livre de *Consiliis virtutum & virtutum*, montre la difference qu'il y a entre la correction & la médisance, & refute les vaines excuses des médisans.

Le même, ou quelque autre Auteur, *Serm. 26. & 45. ad fratres in eremo*, parle de la médisance.

Le même, sur les Pseaumes 16. & 139. parle amplement de ce même vice.

Saint Jérôme, *Epist. 14. ad Celantiam*, montre qu'il faut vivre de telle sorte, qu'on ne donne point de prise à la médisance; mais qu'il la faut souffrir chrétiennement, quand on ne la peut éviter.

Le même, dans une longue Epître qu'il écrit *ad Oceanum*, montre la même chose par l'exemple du Fils de Dieu.

Le même, *Epist. 1. ad Demetriadem*, montre que la médisance est un grand péché, soit en celui qui la fait, soit en celui qui l'écoute.

Le même, sur le Pseaume 100. montre la même chose.

Le même, *Epist. ad Rusticum Monachum*, montre avec quel soin il faut fuir la médisance, & les médisans.

Saint Gregoire, *l. 9. Epist. Epist. 39. ad Theophilam*, montre de quelle maniere il faut souffrir la médisance qu'on fait de nous.

Le même, *lib. 6. Epist. 14.* fait un long discours sur la médisance, & donne d'excellens préceptes.

Le même, *lib. 8. Epist. 24. ad Pallad. Presbit.* lui enseigne la maniere dont il faut agir avec les médisans.

Le même, *Homil. 9. in Ezechielem*, enseigne la même chose, tantôt en reprenant les médisans, & tantôt en les fuyant, &c.

Le même, parle de la médisance, *lib. 3. Moral. in Job. c. 11. & lib. 7. cap. 17. & lib. 23. cap. 4.*

Saint Cyprien, *Epist. 69.*

Saint Ephrem, *l. de Morbo lingua.*

Saint Jean Climaque, *Gradu 10.*

Origene, *Homel. 7.* sur les Nombres; remarque que jamais Dieu n'a plus honoré Moïse, que lors qu'on a médit de ce grand Legislateur.

Le même, *Homil. in Psalm. 36. & lib. 3. in Job.* traite de la médisance.

Saint Chrysostome, *Homil. 3. ad Popul. Antioch.* fait voir le mal que cause la médisance, & l'adresse dont elle se sert pour faire son coup.

Le même, *Homel. 42.* sur le ch. 12. de S. Matthieu; dans l'exhortation, montre que la calomnie ne nuit qu'au calomnieateur.

Le même, *Cant. 1. de Lazaro, tom. 2.* parle de la malice & de l'artifice de la médisance.

Le même, *Homil. 26. in Act. Apost.* montre qu'on doit mépriser la médisance qu'on fait de nous.

Saint Basile, écrivant aux habitans de Neocesariée, refute les calomnies qu'on faisoit de lui, & dit bien des choses sur la médisance, & sur le mépris qu'on en doit faire.

Le même, dans l'Epître *ad Bosphorium Episcopum*, parle encore du même sujet, & à la même occasion.

Le même, *in regul. brev. respons. 25.* montre en quelles occasions il est permis de faire connoître les défauts du prochain.

Saint Bernard, *lib. de triplici custodia*, compare la médisance à la vipere, & montre que d'un seul soufflé elle infecte, & tue trois personnes.

Le même, *Serm. 24. in Cant.* découvre le venin caché de la médisance, & combien il est pernicieux.

Le même, *in secunda parte Serm. 33. ad sororem*, montre la cruauté & la griéveté de la médisance.

Saint Bernardin, *Tomé 1. Serm. 23. & Tome 2. Serm. 29.*

Grenade, en la Guide des Pecheurs, c. 11. §. 1.

Le P. de Saint-Jure, livre de la Connoissance & de l'Amour de Notre Seigneur, l. 3. sect. 8.

Le Cardinal Bona, dans les principes de la Vie Chrétienne, ch. 8.

Le même, dans un autre ouvrage, qui a pour titre, *Mantuductio ad calum.*

Drexellius in Phaërome.

Livres rituels & autres.



Le P. Cauffin, dans la Cour sainte, traité troisième, section troisième, où il parle de l'Envie & de la Médifance.

Le P. Suffren, Tome 1. de l'Année Chrétienne, ch. 7. sect. 4.

Le Pere Nepveu, dans ses Reflexions Chrétiennes, Tome 1. pour le 9. jour de Mars, & Tome 2. pour le 10. de May.

Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale. Tome 2.

M. Biroat, second Sermon pour le troisième Dimanche de Carême.

Le P. de la Colombiere, Tome quatrième, Sermon soixante-dix-huitième.

M. Joly, Tome quatrième de ses Prônes, Prône pour le onzième Dimanche après la Pentecôte.

Le P. Bourdaloué, Sermon pour le Lundi de la Semaine sainte.

M. l'Abbé de saint Martin.

M. de la Volpilliere.

M. La Font, Prône pour le onzième Dimanche après la Pentecôte.

Le P. Maffillon, Tome troisième, Sermon pour le Dimanche de la Passion.

Les Predicateurs recens.

Dans le Dictionnaire Moral, il y a deux Sermons sur ce sujet.

Dans les Sermons imprimez sous le nom du P. de la Rué.

Essais de Sermons, Tome premier, Sermon pour le troisième Dimanche de Carême.

Les mêmes, Tome second de la Dominicale, Sermon pour le troisième Dimanche après la Pentecôte.

M. Fromentieres.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Sermon vingt-deuxième de l'Avent.

Le même, Sermon pour le troisième Dimanche de Carême, dans la Dominicale, contre ceux qui écoutent la médifance.

Le même, Tome troisième des Sermons particuliers, Sermon du soin de conserver sa réputation.

Peraldus, tom. 2. de peccato lingua, cap. 6.

Labatha.

Busens.

Lohmer.

Berchorius.

Titulo Detraçtio.

Ceux qui ont fait des Recueils sur cette matiere,

PARAGRAPHÉ TROISIÈME.

Passages, exemples, & applications de l'Écriture sur ce sujet.

Quare non timuisti detrahere seruo meo Moysi? Numer. 12.

Non facies calumniam proximo tuo; non eris criminator, nec susurro. Levit. 19.

Sepulchrum patens est guttur eorum: linguis suis dolose agebant, venenum aspidum sub labiis eorum. Psalm. 13.

Excaverunt ut gladium linguas suas: intenderunt arcum rem amaram, ut sagittent in oculis immaculatum. Psalm. 63.

Lingua tua concinnabat dolos. Psalm. 49.

Cujus os maledictione plenum est, & amaritudine, & dolo: sub lingua ejus labor & dolor. Psalm. 10.

Detrahentem secretis proximo suo, hunc persequeris. Psalm. 100.

Pro eo ut me diligerent, detrahebant mihi. Psalm. 108.

Quid detur tibi, aut quid apponatur tibi ad linguam dolosam? Psalm. 119.

Domine libera animam meam à labiis iniquis, & à lingua dolosa. Ibid.

Pone Domine custodiam ori meo, & ostium circumstantia labiis meis. Psalm. 140.

Qui detrahit alicui rei, ipse se in futurum obligat. Proverb. 13.

Abominatio hominum detractor. Proverb. 24.

Cum detractoribus non commiscearis, quoniam repente consurget perditio eorum, & ruinam utriusque quis novit? Ibid.

Remove à te os pravum, & detrahentia labia sint procul à te. Prov. 4.

Ventus aquilo dissipat pluvias, & facies tristis linguam detrahentem. Prov. 25.

Attende ne forte labaris in lingua, & sit casus tuus insanabilis in mortem. Eccli. 28.

Multi ceciderunt in ore gladii, sed non sic quasi qui interierunt per linguam suam. Ibid.

Calumnia conturbat sapientem, & perdet robur cordis illius. Eccli. 7.

Si mordeat serpens in silentio, nihil eo minus habet qui occulte detrahit. Eccli. 10.

Qui loquitur iniqua, non potest latere, nec prateriet illum corripiens judicium. Sapient. 1.

Vidi calumnias, quae sub sole geruntur, & lacrymas innocentium, & neminem consolato-

Pourquoi n'avez-vous pas craint de parler contre mon serviteur Moïse?

Vous ne calomniez point votre prochain; vous ne ferez point un accusateur public, ni un médifant secret.

Leur bouche est comme un sepulcre ouvert; ils se servoient de leur langue pour tromper; le venin des aspics est sous leurs lèvres.

Ils ont éguisé leurs langues comme une épée, & ils ont tendu leur arc avec la dernière aigreur, afin de pénétrer l'innocent en secret.

Votre langue ne s'exerceoit qu'à inventer des tromperies.

Celui dont la bouche est remplie de malediction, d'amertume, & de tromperie, & dont la langue cause de la peine & de la douleur.

Je persecutois celui qui médifait en secret de son prochain.

Au lieu qu'ils devoient m'aimer, ils me déchiroient par leurs médifances.

Que recevrez-vous, & quel fruit vous reviendra-t-il de votre langue trompeuse?

Seigneur, délivrez mon ame des lèvres injustes, & de la langue trompeuse.

Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, & une porte à mes lèvres, qui les ferme exactement.

Celui qui parle avec mépris de quelque chose, s'engage pour l'avenir.

Le médifant est l'abomination des hommes.

N'ayez point de commerce avec les médifans; car leur ruine viendra tout d'un coup, & qui pourra comprendre la punition de l'un & de l'autre?

Rejetez de vous la bouche maligne, & que les lèvres médifantes soient bien loin de vous.

Le vent d'Aquilon dissipe la pluye, & le visage triste la langue médifante.

Prenez garde de ne point faire de faute par la langue, de peur que votre chute ne devienne incurable & mortelle.

Il est bien mort des hommes par le tranchant de l'épée; mais il en est encore mort davantage par la langue.

La calomnie trouble le sage, & elle abattra la fermeté de son cœur.

Celui qui médit en secret, est comme un serpent qui mord sans faire du bruit.

Celui qui prononce des paroles d'iniquité, ne peut se cacher à Dieu, & il n'échappera point au jugement qui doit tout punir.

J'ai vu les calomnies qui se font sous le soleil, les larmes des innocens, qui n'ont personne pour les

rem. Eccl. 4.

Audisti verbum adversus proximum tuum? commoriatur in te. Eccl. 19.

Sepi aures tuas spinis, linguam nequam noli audire, & ori tuo facito ostia, & seras. Eccl. 28.

Recede procul à calumnia. Isaïæ 54.

Qui calumniatus est, & vim fecit fratri, ecce mortuus est in iniquitate sua. Ezechiel. 18.

Detractores, Deo odibiles. Ad Rom. 1.

Timeo ne forte contentiones, dissensiones, & detractiones sint inter vos. 2. ad Corinth. c. 12.

Neque fornicarii, neque adulteri, neque superbes, neque avari, neque maledici, regnum Dei possidebunt. 1. ad Corinth. 6.

Lingua, universitas iniquitatis... inquitum malum, plena veneno mortifero. Jacobi 3.

Linguam autem nullus hominum domare potest. Idem, ibid.

consoler.

Vous avez entendu une parole contre votre prochain? il faut qu'elle meure dans vous.

Bouchez-vous les oreilles avec des épines, & n'écoutez point la méchante langue; mettez à votre bouche une porte, & des ferrures.

Eloignez-vous de la calomnie.

Celui qui opprime son frere par la calomnie, & par violence, est mort à cause de sa propre iniquité.

Les médifans encourent la haine de Dieu.

J'apprehende que je ne trouve parmi vous des dissensions, des querelles, des médifances.

Ni les fornicateurs, ni les adulteres, ni les voleurs, ni les avars, ni les médifans, ne seront point héritiers du Royaume de Dieu.

La langue est un monde d'iniquité... C'est un mal inquiet, & intraitable, elle est pleine d'un venin mortel. Nul homme ne peut dompter la langue.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Combien la calomnie qu'on fit du saint homme Job, lui fut lesibie.

LE saint homme Job plus ferme qu'un rocher, & plus solide que le diamant, voyant qu'il perdoit tout d'un coup son bien, & ses enfans, qu'il étoit accablé de mille maux, qu'il étoit rongé des vers, qui se répandoient dans tout son corps, & que sa femme même lui insultoit dans sa misere, souffrit tous ces maux sans se plaindre en aucune maniere. Mais lorsqu'il vit ses amis parler mal de lui, & croire qu'il ne souffroit ces malheurs que pour ses pechez; il ne pût s'empêcher alors de se troubler, & son grand cœur se sentit ébranlé de cette injure. Il y a quelque force particuliere dans les calomnies, laquelle penetre plus avant dans nos cœurs, que ne font souvent les mauvais traitemens même. Les autres maux sont accompagnez de beaucoup de choses qui les adoucissent; nous trouvons beaucoup de personnes qui les portent en quelque sorte avec nous, & qui nous encouragent à les souffrir avec constance; mais dans les calomnies, nous perdons toutes ces consolations.

Punitions que Dieu a faites de quelques médifans & calomnieurs.

Numer. 12.

Marie, sœur de Moïse, ayant mal parlé de son frere, Dieu en fut si irrité, que la nuée, qui couvroit le Tabernacle, se retira, & celle qui avoit médit se trouva en même instant couverte de lépre. Sur quoi Origene dit, que la nuée se retira, pour marquer que la grace du Saint Esprit abandonne le médifant, & que son ame ensuite devient toute infectée de la plus honteuse de toutes les lépres, qui est celle du péché. Une autrefois les Israélites détachèrent de Moïse, & aussitôt Dieu leur envoya des serpens, qui en firent mourir un tres-grand nombre. Ce fut pour cette même raison, que Coré, Dathan, & Abiron furent engloutis tout vifs dans la terre, & que deux cens cinquante de leurs complices furent consumez par le feu.

Numer. 11.

Doëg Iduméen ayant rapporté à Saül, qu'Achimelech avoit donné des vivres à David, fut cause que ce Prince irrité fit mourir quatre-vingt-cinq personnes, qui portoient l'Éphod, sans épargner ni femmes ni enfans. Les chefs des Philistins ayant empoisonné l'esprit du Roi de Geth, par leurs injurieux rapports contre David, lui firent ôter son emploi: effet assez ordinaire de ces médifances, qui ternissent la reputation d'autrui, & produisent de pernicieux effets. Absalom qui vouloit être Roi, disoit à tous ceux qui avoient des affaires à la Cour: Il n'y a personne, que David ait commis pour vous entendre, & pour vous faire rendre justice. Les

Quelques exemples de la malice & des effets de la médifance.

1. Regum 6. 21.

1. Regum 6. 29.

deux qui attenterent sur la pudicité de Sufanne, lui eussent fait perdre la vie avec l'honneur, si le jeune Daniel suscité de Dieu pour la défendre, ne les avoit convaincus de faux témoignage, & fait condamner à la juste peine qu'ils meritoient. De ces exemples, on voit les causes & les pernicieux effets d'un péché, qui est si commun aujourd'hui, & qui regne dans toutes les conditions.

Jeremie voulant marquer le complot que ses ennemis avoient fait pour le perdre, & leur conspiration contre lui, leur met une expression assez surprenante dans la bouche: *Venite, disent-ils, percutiamus eum lingua.* Ne prenons point d'autres armes pour le percer, tâchons de le décrier, & de le perdre de reputation, nos coups de langue lui feront plus sensibles qu'un coup de glaive. Ce même Prophete fait une belle peinture du ravage que fait la langue médifante en la reputation d'un homme, sous la figure d'un olivier fertile, beau à la vûe, qui avoit poussé de grandes branches de tous côtez, & qui étoit chargé de fruits; mais tout d'un coup le feu s'y prit, porté par le soufflé d'un petit vent, & d'abord toutes les branches furent brûlées, & il fut dépouillé de sa beauté, & de tous ses fruits: *Ad vocem loquela grandis exarsit ignis in ea, & combusta sunt fructa eius.* Cet olivier est la figure d'une personne vertueuse & reglée, appliquée à son devoir, & qui a toujours mené une vie irréprochable. Mais que represente ce petit soufflé de vent, qui porte le feu à cet olivier? C'est la figure de la médifance; il ne faut que quelques paroles pour ternir la reputation du plus homme de bien.

L'exemple du Prophete Jeremie montre qu'il n'y a point de plus sanglante persequcion, que celle de la médifance, & de la calomnie. Jerem. c. 18.

On ne sauroit mieux représenter la médifance, que par cette pierre, qui brisa cette fameuse statuë dont parle le Prophete Daniel. Elle avoit la tête d'or, son corps étoit d'argent, ses cuisses d'airain, ses pieds de terre & d'argile. Une pierre de la montagne voisine roule contre cette statuë, & la frappe, non sur cette tête d'or, où la chute eût été inutile; non sur ce corps d'argent, qui n'eût servi qu'à lui faire rendre un son plus éclatant; non sur ces cuisses d'airain, contre lesquelles elle se fût peut-être brisée; mais sur l'endroit le plus fragile, qui étoit les pieds, & la renverle. C'est ce que fait un coup de langue. Ce médifant, qui veut détruire la reputation d'un homme de bien, n'a garde de s'en prendre à ses vertus, sa batterie seroit sans effet, s'il l'attaquoit par cet endroit; mais s'il peut découvrir en lui le moindre défaut, c'est de là qu'il

La médifance est semblable à cette petite pierre, qui renverle la statuë que vit en songe Nabuchodonnoir.

prend occasion de le noircir, c'est par où il le frappe & le détruit de reputation.

La médifance est complice aux Magiciens de Pharaon. Exod. 7.

Moïse, pour faire voir à Pharaon par quelque prodige, la commission qu'il avoit reçue de Dieu, jetta contre terre la baguette qu'il tenoit entre ses mains, & dès le même moment, elle fut changée en serpent; il la releva ensuite de terre, & aussi-tôt elle reprit sa première forme. Les Magiciens de ce Prince en voulurent faire autant; mais ils n'eurent pas le même succès. Ils changerent bien en serpens les baguettes qu'ils jetterent contre terre; mais elles demeurèrent toujours serpens, & de quelque enchantement qu'ils se servissent, ils ne purent jamais les rétablir en leur premier état. Ainsi les médifans & les calomnieurs peuvent bien défigurer leur prochain; hélas! ils n'y réussissent que trop: ils peuvent bien, pour ainsi dire, le changer en serpent, & le faire passer pour un homme qui fait horreur: ils peuvent bien noircir la reputation des uns & des autres, & changer la bonne estime qu'on a pour eux en haine & en averfion. Ce sont là des baguettes changées en serpens. Mais, c'est la reflexion que fait le sçavant Origene, ils n'ont pas le même pouvoir de leur rendre leur première forme, c'est à dire, leur première reputation. Ce qu'ils ont changé en serpent, demeurera serpent dans la pensée & l'imagination d'autrui: les mauvaises idées, que vous avez données de leurs personnes, resteront toujours dans l'esprit; on croira toujours que ce seront des serpens, des gens dangereux, des personnes dont il faut se défier.

Hom. in c. 2. Num.

L'injustice de la médifance paroît dans la maniere dont Aman en usa envers le peuple Juif.

Souvent quand il y a quelque déreglement dans un particulier, on en accuse tout le corps dont il est membre. C'est une injustice étrange que la médifance met en usage, & dont Aman a laissé l'exemple à la posterité, lorsque pour perdre Mardochee, il accusa tout le peuple Juif d'introduire dans l'Etat d'Assuerus de nouvelles loix. Injustice contre laquelle S. Augustin s'éleve avec son zele ordinaire, en disant: Vous vous plaignez que tous les Chrétiens sont corrompus, parce qu'il y en a quelques-uns, qui oublient leurs devoirs: Que tous les Prêtres sont vicieux, parce que quelques-uns deshonnorent la sainteté de leur mi-

nistere: Que tous les Religieux sont déreglez, &c.

Si vous voulez bien connoître quel est le caractère des médifans & des calomnieurs, voyez le procédé des Scribes & des Pharisiens, pour rendre suspecte l'innocence & la puissance de Jesus-Christ. Ils étoient tout ce qu'il faisoit, & dans les plus éclatans miracles ils n'en observoient que certaines circonstances du temps & du lieu, qu'ils croyoient plus favorables à leurs malignes censures, en détournant les yeux du miracle, & ne les appliquant qu'aux differens objets de leurs passions. Au lieu de louer la miraculeuse guérison d'un homme dont la main étoit toute desséchée, ils lui firent un crime de l'avoir guéri un jour de fête, comme s'il n'avoit été qu'un Medecin intéressé ou impie; & comme la calomnie ne manque jamais d'invention contre la vérité même, principalement quand on a l'autorité en main, ils tâchoient par leurs impostures, de persuader au peuple que les miracles que cet homme faisoit, étoient faux. Les Apôtres & les Disciples de ce Sauveur ont été calomniez aussi-bien que leur Maître, & la médifance ne les a pas épargnez tant devant qu'après la mort du Fils de Dieu; témoin les plaintes que les Pharisiens firent un jour au Sauveur, qu'ils n'observoient pas les traditions des Anciens; combien de fois ont-ils été accusez, & même condamnez sur les calomnies, & les fausses accusations qu'on a fait d'eux devant les Juges, & les Souverains? Il ne faut que lire les Actes des Apôtres pour en avoir une infinité d'exemples.

Comme le Fils de Dieu a été calomnie par les Pharisiens.

Saint Clement Pape, & Disciple de Saint Pierre, rapporte que son Maître avoit accoutumé de dire aux fideles, qu'il y avoit trois sortes d'homicides presque également abominables aux yeux de Dieu. Les meurtriers, qui, comme Cain, ravissent la vie du corps à leurs freres par une cruauté barbare; les vindicatifs, qui les haïssent mortellement, & qui leur souhaitent la mort par le ressentiment du tort qu'ils croient en avoir reçu; & enfin les médifans, qui noircissent & déchirent leur reputation, & qui leur font perdre la vie de l'honneur, & de l'estime qu'ils avoient dans l'esprit des honnêtes gens.

Combien Saint Pierre avoit en horreur la médifance. Epist. 1. c. 2.

Applications de quelques Passages de l'Ecriture.

La charité couvre les pechez d'autrui, au lieu de les publier.

Universa delicta operit charitas. Proverb. 10. La charité tâche de couvrir les pechez de ceux qu'elle aime; & comme elle aime tout le monde, elle voudroit pouvoir abolir la memoire de tous les pechez. On ne scauroit parler d'un si méchant homme, qu'elle ne prenne son parti, & qu'elle n'ait toujours quelque chose à dire à son avantage, & pour sa défense. Elle exagere la mauvaise foi des médifans; elle s'étend sur leur malignité, qui prend souvent à tâche de noircir les vertus les plus parfaites. Elle cite les exemples des innocens, accablez par la calomnie; elle trouve de la contradiction à ce qu'on publie de la personne qu'on veut diffamer; elle y trouve de l'impossibilité; elle en appelle à ses actions passées; elle oppose au mal qu'on en dit tout le bien qu'elle scait d'ailleurs, pour affoiblir la détraction, & lui ôter, s'il est possible, toute créance. Que si la chose est trop évidente pour être niée, elle tâche au moins de sauver les intentions; elle tâche de diminuer la faute en disant tantôt qu'il y a eu de l'ignorance & de la surprise; tantôt

que la tentation a été pressante; que c'est peut-être la première fois qu'il a failli; que tout autre auroit été bien embarrassé en une pareille conjoncture.

Pone Domine custodiam ori meo, & ostium circumstantia labiis meis, & non declines cor meum in verba malitia. Psalm. 140. Mettez, ô mon Dieu, mettez sur mes lèvres comme un corps de garde, pour arrêter tout ce que vous m'ordonnez de retenir dans le cœur. Que la prudence & la circonspection servent de porte à ma bouche pour la fermer à tous les discours qui approchent tant soit peu de la médifance. Vous ne m'avez donné une langue que pour vous louer, & pour porter les autres à vous bénir avec moi. Faites, s'il est possible, qu'elle ne se délie jamais que pour cet usage: Quoi cette langue, que vous sanctifiez si souvent par l'arouchement de votre Corps adorable, par ce mystere de votre amour, seroit-elle donc prophanée par des discours contraires à la charité? Non, Seigneur, ne le permettez pas, & de mon côté, j'en oublierai rien, pour m'empêcher de tomber dans

Resolution de garder sa langue, pour ne point commettre de médifance.

dans ce desordre.

De ceux qui n'osent reprendre ceux qui méditent du prochain.

Ve mihi quia tacui, quia vir pollutus labiis ego sum. Ilaiæ 6. C'est en la personne de ceux qui écoutent la médifance, qu'Ilaiæ témoignoit tant de regret de s'être tû, & d'avoir gardé le silence. Mais comment, grand Prophete, se peut-il faire, que vous ayez les lèvres pollués pour avoir gardé le silence? Ce langage seroit aisé à comprendre, si vous aviez dit des paroles injurieuses, ou malséantes, ou inutiles. Nous voyons tous les jours des gens qui se repentent d'avoir trop parlé; mais peu se repentent de s'être tûs. Mais les paroles suivantes découvrent le vrai sujet de son regret: *Vir pollutus labiis ego sum, & in medio populi polluta labia habentis ego habito*; je demeure parmi des gens, qui ont les lèvres toutes souillées: ce qui rendoit son silence digne de blâme, c'est que demeurant parmi un peuple fort enclin à la médifance, & qui n'avoit point de plus agréable sujet de ses entretiens, que les défauts de son prochain, il avoit diffimulé un si grand desordre, sans l'en reprendre, & ne s'étoit point opposé au débordement de ce vice. Voilà ce qui le rendoit complice, & coupable de la médifance des autres.

Le ravage que fait la médifance, est semblable à celui que fait un grand incendie.

Ecce quantus ignis quam magnam sylvam incendit. Jacobi 3. La médifance n'étoit d'abord qu'une petite étincelle: mais elle a trouvé de nouvelles matieres; elle s'y est attachée; c'est bientôt après un grand feu, & ce feu brûle en peu de temps les plus grandes forêts: *Ecce quantus ignis quam magnam sylvam incendit.* On admiroit hier ces beaux arbres, qu'on voyoit dans ces vastes forêts, & aujourd'hui on n'y trouve plus qu'un amas de charbons & de cendres. On admiroit hier ces riches maisons, & ces superbes palais, & aujourd'hui on n'en voit plus que de tristes vestiges. Cet Ecclesiastique passoit pour un homme sage, assidu à son devoir; ce Juge pour être intègre, & rendre bonne justice; ce Marchand pour être fidele; & cependant les voilà déchirez dans une ville, & toutes leurs belles qualitez ne sont plus que cendres & poussieres. Qui en est la cause? c'est cette médifance: *Ecce quantus ignis quam magnam sylvam incendit.*

On doit juger de la gravité du peché de la médifance, par le soin que chacun a de conferver sa reputation.

Curam habe de bono nomine, plus enim tibi proderit quam mille thesauri. Eccli. 41. Salomon nous recommande d'avoir soin de notre reputation, & de prendre garde de rien faire, qui la puisse ternir, ou lui imprimer quelque tache; & il dit ailleurs, qu'elle est préférable aux plus grandes richesses. N'est-ce donc pas faire un grand tort à son prochain, & une insigne injustice, que de lui ravir par la médifance une chose si précieuse? N'est-ce pas lui causer une mort bien sensible, & bien fâcheuse, que de lui ravir sa reputation, qui est comme la vie de la vie même; de le réduire à n'oser paroître en public, & à se bannir par honte, de la compagnie de tous les gens d'honneur qui ne pourront plus le souffrir?

Des maux que cause la langue, particulièrement par la médifance.

Solutum est vinculum lingue ejus, & loquebatur recte. Marci 7. Ce fut sans doute un grand miracle, que celui que rapporte notre Evangile, lorsque le Fils de Dieu délia la langue d'un homme muet, & qu'en lui rendant l'usage libre de la parole, il le fit bien parler & distinctement; mais ce seroit un miracle beaucoup plus grand, & infiniment plus utile, si Dieu, par un miracle contraire au précédent, lioit la langue de la plupart des hom-

mes, & que mettant un frein à leur langue, il les empêchât de si mal parler. Quel retranchement de pechez? combien de maux & de desordres seroient en même temps arrêtés, & comme taris dans la source même d'où ils découlent dans le monde, & y font de si grands ravages? Car si les pechez de la langue ne sont pas ceux qui nous rendent le plus coupables, ce sont ceux qui nous rendent coupables le plus souvent; & le Saint Esprit, qui nous assure en un endroit qu'il est difficile de parler beaucoup sans pecher, nous apprend aussi qu'il est mal-aisé de ne pecher pas pour peu que l'on parle, lors qu'il appelle parfait celui qui ne peche pas en parlant.

Domine libera animam meam à labiis iniquis, & à lingua dolosa. Psalm. 119. Le Prophete Royal un jour accablé d'ennui & de chagrin, eut recours à Dieu, pour adoucir le sentiment de la peine: *Ad Dominum cum tribularer clamaui*; mais quel étoit le sujet de cette peine? *Domine libera animam meam à labiis iniquis, & à lingua dolosa*: Délivrez-moi, Seigneur, de la persecution des langues médifantes. Mais quelle réponse reçut-il? Quel remede lui prescrivit-on? aucun; & Dieu se contenta de lui dire: *Quid detur tibi, aut quid apponatur tibi ad linguam dolosam?* Pour marquer qu'il n'y a point de remedes pour refermer la playe profonde que fait la langue médifante, ou que s'il y en a quel-que'un, il est si difficile & si rebutant, qu'il est mal-aisé de trouver des gens qui veuillent s'y affujettir.

Il y a peu de remede aux playes que fait la médifance.

Psalm. 119.

Ibidem.

Ibidem.

Ecce parturivit injustitiam, concepit dolorem, & peperit iniquitatem. Psalm. 7. Tout peché contre la justice entraîne après soi une double obligation, qui en rend la réparation difficile. Ainsi Saint Augustin expliquant cet endroit des Pseaumes, prend ici le mot d'injustice pour la violation du droit d'autrui, & il conclut de la sorte: Ne vous étonnez pas, dit-il, si l'injustice selon le Prophete cause de la douleur: *Concepit dolorem*. C'est que le peché d'injustice, quand on songe à l'expier, impose deux obligations: la premiere, qui lui est commune avec tous les pechez, c'est de se rapprocher de Dieu, par la détestation de ses pechez; la seconde, est de satisfaire au prochain par une juste réparation des torts qu'on a faits à ses biens ou à son honneur: D'où il conclut que la penitence d'une injustice est bien plus difficile que la penitence des pechez ordinaires, puisqu'elle renferme une obligation gênante de restituer, ou de reparer les torts: *Parturivit injustitiam, & concepit dolorem*. De ce principe il s'enfuit, que puisque la médifance est une œuvre d'injustice, qui viole les droits que tous ont à leur honneur, c'est un peché beaucoup plus difficile à reparer, que le commun des pechez; que cette difficulté donc, que cette honte de la réparation tienne en bride ceux qui s'échappent en des médifances cruelles, & arrête l'impetuosité d'une passion qu'il faudra reparer à si grands frais. *Le Pere Catrou.*

La médifance est un peché contre la justice, qu'on est obligé de reparer.

Si mordeat serpens in silentio, nihil eo minus habet qui occulte detrahât. Eccli. 10. Le Saint Esprit compare la langue du médifant à celle du serpent, qui fait à peine sentir sa morsure, & qui pourtant porte son venin jusqu'au cœur. Plus la médifance est fine, moins un homme se croit coupable, & plus il l'est en effet. Une flèche, pour être aillée, en est-elle moins mortelle? L'huile qu'on répand dessus pour l'adoucir ne la rend que plus propre à

Le Saint Esprit compare la langue du médifant à celle du serpent.

percer. La morsure d'un serpent, qui se cache sous les fleurs, en est-elle moins empoisonnée ? Et le poison qu'on nous fait avaler dans une liqueur agréable, en est-il moins

poison ? Ces médisances si agréablement tournées, percent-elles moins jusqu'au vif, & sont-elles moins mortelles ?

PARAGRAPHE QUATRIÈME.

Passages & Pensées des Saints Peres sur ce sujet.

P Eyor est detractio in magni nominis viris, quam in plebeis. August. contra Petilian.

Nobis necessaria est vita nostra, aliis fama nostra. Idem, de bono viduitatis.

Detractio est mordacior quam veracior reprehensio. Idem, lib. de 50. Hom. Homil. 20.

Detractio grave peccatum est, & gravis damnatio est. Idem, Sermon. 1. de Quadrages.

Ubi Deus iudex est, nullus falso crimine laeditur, quia non cui obicitur, sed obicienti potius imputatur. Idem, in Psalm. 118.

Cum detrahatur bonis, ab iis qui videntur alicuius momenti esse, & docti, in scandalum cadunt infirmi, qui adhuc nesciunt iudicare. Idem, in Psalm. 49.

Majora sunt vulnera lingua quam gladii: gladius enim corpus interficit, animam autem non interficit. Idem, vel quivis Author Sermon. ad fratres in Eremo.

Servis Dei merces falsis detractioibus crescit, sed crescit etiam poena detrahentibus. Idem Author, Sermon. 53.

Frustra irascimur obrectatoribus nostris, si eis ipsi obrectandi materiam ministramus. Hieronymus, Epist. 14.

Si vultu hilari audis detractorem, tu illi das fomitem detrahendi; illo ignem excutit, tu subternis igniarium. Idem.

Si facie subrisisti & aversa detractorem audias, discet ille non libenter dicere, quod didicerit non libenter audiri. Idem.

Discat detractor, dum te videt non libenter audire, non facile detrahere. Idem, Epist. 4. ad Nepotian.

Vitium satis hominum est, & suam laudem querentium, alios viles facere, quia alterius vituperatione se laudari putant, & qui suo merito placere non possunt, placere volunt in comparatione malorum. Idem.

Nemo invito auditori libenter refert. Idem.

Qui testem in caelo habet, reprehensiones hominum metuere non debet. Gregor. 1. 13. Moral.

De invidia detractio nascitur. Idem, 3. Moral. in Job. 17.

Cum lingua derogantium corrigi nequeunt, aquantimter sunt per omnia toleranda. Idem, Homil. 9. in Ezech.

Hoc maxime vitio periclitatur genus humanum. Idem.

Pauci admodum sunt, qui huic vitio renunciant, raroque inventes qui ita irreprehensibilem vitam exhibere velint, ut non libenter reprehendant alienam. S. Paulinus, Ep. 14. ad Caelant.

Tanta mali hujus libido mentes hominum invasit, ut etiam qui procul ab aliis vitiis recesserunt, in istud tamen, quasi in extremum incidant. Idem, ibidem.

Beatus est, qui ita se contra hoc vitium armavit, ut apud eum detrahere nemo audeat. Idem; ibidem.

Hoc idem malum celebre, & idcirco in multis fervet hoc vitium, quia penè ab omnibus libenter auditur. Idem, ibidem.

Diabolicus hic maledicendi laqueus est, & peccatum nullam voluptatem, sed tantum dam-

L A médisance a quelque chose de plus criminel dans des personnes d'un rang fort élevé, que dans des gens de peu.

Ce n'est que pour nous-mêmes que nous devons travailler à la conservation de notre vie; mais nous sommes obligés d'avoir soin de notre réputation pour les autres.

La médisance est une critique où il entre toujours plus d'aigreur que de vérité.

La médisance est un grand péché; aussi sera-t-elle bien rigoureusement punie.

Au tribunal de Dieu la calomnie ne fait aucun tort qu'à celui qui en est l'auteur.

Quand les personnes doctes & considérables médisent des gens de bien; ceux qui ne sont pas capables de juger des péchez, tombent souvent en de grands scandales.

La langue fait bien de plus grandes playes que le fer: celui-ci ne tue que le corps, celle-là va jusqu'à l'ame.

Le mérite des serviteurs de Dieu croît à mesure des calomnies qu'ils souffrent, & le calomniateur se prépare aussi de plus grands tourmens.

Pourquoi nous mettre en colère contre ceux qui disent du mal de nous, si nous leur en fournissons la matière ?

Témoignez à un médisant que vous l'entendez avec plaisir, vous l'excitez à continuer; vous préparez le feu, & il l'allumera.

Recevez mal le médisant, il apprendra à ne parler pas aisément de ce qu'il verra qu'on n'entend pas volontiers.

Que le médisant apprenne à ne pas aisément parler desavantageusement des autres, en remarquant que vous ne l'écoutez pas volontiers.

C'est un vice assez naturel aux hommes, sur-tout à ceux qui veulent être estimez, que de vouloir rabaisser tout le monde. Ils s'imaginent que le mépris qu'on aura pour les autres, augmentera l'estime qu'on fera d'eux, & n'ayant rien pour se faire valoir, ils cherchent à se donner du relief par la comparaison.

On ne raconte jamais rien à un homme malgré lui. Celui qui est persuadé qu'il y a un Dieu témoin de toutes ses actions, se met peu en peine d'être blâmé des hommes.

C'est de l'envie que naît la médisance.

Il faut souffrir patiemment la calomnie, quand on ne peut corriger le calomniateur.

Ce péché de la médisance est particulièrement funeste au genre humain.

La médisance est un vice dont peu de gens se défont; & il est rare d'en trouver qui portent la perfection jusqu'à ne point blâmer la conduite des autres.

La passion qu'on a de médire est tellement enracinée dans le cœur des hommes, qu'il semble qu'en voulant éviter tous les autres vices, on tombe dans celui-ci comme dans l'extrémité opposée.

Heureux celui qui s'est tellement mis en garde contre les médisans, qu'on n'ose lui parler mal de personne.

Ce qui rend ce vice si commun; ce qui cause cette grande démangeaison que tout le monde a de médire, c'est qu'il n'y a presque personne, qui n'aime à entendre parler mal des autres.

La médisance est un péché diabolique; c'est un piège que nous tend le démon, c'est un vice qui n'apporte

num alterius afferens, & magnum delictorum aceruum efficiens. Chrysol. Homil. 44. in Matth.

Grave malum, & turbulentus demon est detractio. Idem, in Psalm. 100.

Ex detractioe odia pullulant, jurgia constantur, dissidia ortum trahunt, suspiciones mala procreantur. Idem, ibidem.

Dic proximo detrahenti, habes quem laudes? aures aperio, ut unguenta suscipiam; si vero malum velis dicere, obituro aures; nec enim sterus & conum accipere sustineo. Idem, Homil. 3. ad Popul. Antioch.

Levis quidem res sermo, leviter volat, sed graviter vulnerat; leviter transit, sed graviter urit. Bernardus, in Psalm. 56.

Gladius equidem anceps, imò triceps, est lingua detractoris. Idem, in Psalm. 56.

Detrahere, aut detrahentem audire, quid horum damabilius sit, non facile dixerim. Idem, l. 2. de Confid.

Omnino sufficit adversus os loquentium iniqua, opinio bonorum cum testimonio conscientie. Idem, Homil. 24. in Cant.

Detractio grande vitium est, detractio grande peccatum est, detractio grande crimen est. Idem, l. de modo bene vivendi.

Nonnulli quodam simulata verecundia suo, conceptam malitiam, quam retinere non possunt, adumbrare conantur. Idem.

Hanc tibi regulam constituas, ut omnem, qui palam veretur dicere, quod in ore locutus est, suspectum habeas. Idem, l. de Confid.

Inferna condemnatio est qua de alterius infamiatione fulcitur. Tertull.

Detraitor intus rumpitur invidia, & qua utatur via non invenit, nisi detrahendi libidine. S. Ephrem, de malo lingue.

Audiendo detractorem, & non reprehendendo, maledicta ejus comprobare videtur tanquam vera. Idem.

Ehuriendi libido terminum habet, detrahendi libido non habet. Salvianus.

Detraitor paucis voluptati, nullis amori, omnibus odio est. Sidonius Apoll. l. 3. Epist. Epist. 13.

Necat animam suam, dum vulnerat famam alienam. August. l. 50. Homil.

Quid aliud inenavit detractor, nisi ut is cui detrahit, in odium veniat aliorum. Bernardus, Serm. 24. in Cant.

aucune satisfaction à ceux qui s'y abandonnent; tout le fruit qu'on en tire, c'est de faire bien du tort au prochain, & de se charger la conscience d'un grand nombre de fautes.

La médifance est un grand mal; c'est un demon qui cause bien du trouble.

La médifance fait naître les haines, excite les querelles, met par tout la division, est la source de mille mauvais soupçons.

Quiconque vous aborde pour médire, dites-lui: avez-vous du bien à me dire de quelqu'un? je vous écouterai avec plaisir: votre discours me fera plus doux que le miel. N'avez-vous que du mal à dire? mes oreilles sont fermées à de tels entretiens, ils me font plus d'horreur, que je n'en ai des choses les plus dégoûtantes.

C'est si peu de chose qu'une parole, elle passe si vite, & cependant rien ne fait de plus profondes playes.

C'est un glaive à deux, & même à trois tranchans que la langue du médifant.

Il est difficile de décider qui des deux peche le plus, ou de celui qui médit, ou de celui qui prête l'oreille à la médifance.

On doit se mettre peu en peine de la médifance, quand on a pour foi le témoignage de sa conscience, & l'estime des gens de bien.

La médifance est tout à la fois, & un grand vice, & un grand péché, & un grand crime.

On en voit qui avec une pudeur affectée ne voulant pas dire en termes de plaie le mal qu'ils savent des autres, mais ne pouvant aussi absolument s'en taire, font si bien qu'ils le donnent assez à entendre.

Observez cette belle maxime, d'avoir pour suspects ceux qui appréhendent de dire en public ce qu'ils disent à l'oreille.

On vient rarement à bout de se faire estimer, quand on n'y employe point d'autre moyen que de diffamer les autres.

La jalousie ronge le cœur du médifant, & il ne trouve de soulagement qu'à médire.

Si vous écoutez le médifant sans le reprendre, vous donnez sujet de croire que vous ajoutez foi à ce qu'il vous dit.

L'intemperance de la bouche a ses bornes, celle de la langue n'en a point.

Le médifant fait plaisir à fort peu de gens, il n'est aimé de personne, & est haï de tout le monde.

En perdant de reputation votre prochain, vous donnez la mort à votre ame.

Que prétend le médifant, si ce n'est d'attirer sur celui dont il parle mal, la haine de tout le monde?

PARAGRAPHE CINQUIÈME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Définition de la médifance. 2. 2. Quest. 73. Art. 1.

Médire ou parler mal du prochain, c'est ternir sa reputation injustement, en son absence. C'est pourquoi la médifance, selon Saint Thomas, est une diffamation de la reputation d'autrui, que l'on détruit, ou entièrement, ou en partie, par des paroles occultes, c'est-à-dire, en l'absence de celui de qui on parle. Cette définition est juste, selon le même saint Docteur; car par là elle est distinguée de tous les autres pechez qui vont au dommage du prochain. 1°. Par les paroles, elle est distinguée des pechez qui se commettent par voye de fait, tels que sont le meurtre, l'outrage, &c. 2°. Par la reputation qu'on ôte ou qu'on ternit, elle est distinguée du vol & du larcin, qui ravissent les seuls biens de fortune. 3°. Par les paroles occultes, qui se disent en l'absence de la per-

sonne qu'on met en jeu; elle est différente de l'injure qu'on fait à une personne en sa présence, & devant des témoins, comme sont l'affront, l'insulte, le reproche. 4°. On ajoute entièrement, ou en partie; parce que pour médire, il suffit d'ôter une partie de l'estime & de la reputation, qu'une personne s'étoit acquise par quelque vertu, ou par quelque bonne qualité, qu'on croyoit être en elle, ou de s'efforcer de lui faire perdre cette bonne reputation.

Ce que nous venons de dire de la médifance suppose, que le mal que l'on dit du prochain soit véritable, mais secret: Car si ce qu'on avance pour le décrier, & le noircir publiquement, est contraire à la vérité, ce crime change d'espece, & ce n'est plus une simple médifance, mais une calomnie, qui est

Différence de la médifance, & de la calomnie.

d'autant plus énorme devant Dieu, & plus odieuse devant les hommes, que l'on impute faussement quelques crimes à des personnes innocentes, ou qu'on flétrit leurs meilleures actions, en leur donnant le faux jour d'une mauvaise intention qu'elles n'ont point. C'est en quoi ce crime surpasse en iniquité & en malice la détraction commune, qui ravit l'honneur du prochain en découvrant ses pechez cachez, quoi que veritables: Mais le comble de la malignité, est de calomnier les ames justes & saintes, en leur supposant de faux crimes, qui les deshonnorent devant les hommes.

Quoi que le mal que l'on dit d'autrui, ou que l'on découvre soit veritable, c'est néanmoins une veritable médisance.

C'est une erreur dans la Morale Chrétienne, dont plusieurs se laissent prévenir, que ce n'est pas médire de publier un mal veritable de son prochain; & qu'on ne commet aucun peché, lorsqu'on ne rapporte point des choses faussement & malicieusement inventées. Saint Thomas détruit ce faux préjugé: *Detractor vocatur non quia de veritate, sed quia de fama proximi detrahit.* Un médisant n'est pas celui qui parle contre la verité, mais qui parle contre la reputation de son prochain. Dire des choses fausses contre la reputation de son frere, c'est une calomnie; mais dire une chose veritable, qui lui fait tort, c'est une médisance. C'est donc un méchant prétexte de dire, que ce que vous rapportez est vrai: car quoi qu'il le soit, c'est un peché de médisance.

D'où on peut juger de la griéveté du peché de médisance.

Rien ne nous découvre mieux l'énormité du peché de la médisance, que le prix du bien qu'elle nous ravit: *Tanto majus est nocendum, quanto majus deletur bonum*, dit Saint Thomas. Plus le bien que l'on ôte à une personne est considerable, plus le préjudice qu'on lui porte est grand: Or la reputation que la médisance nous ôte, est en un sens le plus grand de tous les biens, & auquel on sacrifie tous les autres. Le monde, la Religion, la politique, s'accordent ensemble sur le soin que l'on doit avoir de conserver la reputation. C'est ce qui a fait dire à Saint Augustin, que nous avons deux biens tres-considerables, la conscience, & la reputation; la reputation, qui nous rend irréprochables aux yeux des hommes: & comme tous les devoirs du Chrétien sont partagez entre Dieu & le prochain; si nous sommes obligez de ne donner aucune atteinte à notre conscience, nous ne devons aussi souffrir aucune tache dans notre reputation; puisque la Religion la regarde comme la bonne odeur de la vie, qui sert autant à conserver la vertu parmi les Chrétiens, que l'exemple du vice est propre à les corrompre. Ces raisons qui nous marquent l'excellence du bien qui est attaché à la reputation, nous découvrent l'énormité du vice attaché à la médisance, laquelle nous ravit ce bien. De là vient que l'Apôtre la place au même rang que le vol, parce que si le vol nous ôte les biens & les richesses, la médisance nous ravit un tresor, qui nous doit être plus cher, que les biens & les richesses; & comme souvent l'honneur nous est plus cher que la vie, l'on peut dire que le médisant commet une espece d'homicide plus cruel quand il porte un coup mortel à l'honneur du prochain.

Il ne faut pas toujours mesurer la griéveté de

C'est une chose qui est bien à remarquer, & que les Theologiens enseignent, qu'on ne doit pas juger de la griéveté de ce peché principalement par la grandeur des choses que l'on

dit du prochain; mais par le dommage que la médisance lui cause: Car quoi que la faute qui est rapportée ne soit que venielle, il se peut faire néanmoins qu'étant divulguée, elle deshonnore notablement la personne qui l'a commise, soit à cause de l'estime particuliere que chacun a de son merite, ou à cause de son état & de sa profession qui demande une vertu non commune. Au contraire, si la faute qu'on lui attribue, ne diminue pas beaucoup sa reputation, il est évident que le tort qu'on lui fait est beaucoup moindre, & par consequent la médisance moins griéve. Par exemple, si l'on dit qu'un homme de guerre s'est battu en duél, quoi que ce soit un peché énorme, on n'en aura gueres plus mauvaise opinion de lui; parce que ce crime ne deshonnore pas ceux de sa profession, & que plusieurs même en font gloire; mais si en parlant d'un Religieux vous dites qu'il est menteur, vain, peu mortifié, il est constant que vous diminuez beaucoup l'estime qu'on avoit de sa vertu, & que lui faisant ainsi un tort notable, vous pechez griévement, quoi que le mal que vous dites de lui ne passe pas le peché veniel.

Saint Thomas en la question que nous avons citée, article second, enseigne que la médisance formelle, telle qu'est celle qui est proférée à dessein de noircir & de diffamer la reputation d'autrui, est toujours peché mortel: parce qu'elle porte un dommage notable à la reputation du prochain, laquelle est plus à estimer que les richesses temporelles; & parce que par la perte de cette reputation, le prochain est réduit à l'impuissance de faire plusieurs choses utiles au public: car quelle créance peut-on avoir aux actions de celui qu'on tient pour un méchant homme? Le même ajoute dans la conclusion suivante, que la médisance indiscrete, sans dessein d'offenser la reputation d'autrui, n'est pas mortelle sous cet égard, entant qu'elle n'est pas accompagnée du dessein de nuire: mais si les choses qu'on dit par legereté, font de telle consequence qu'elles causent un dommage notable à la reputation du prochain; la médisance est griéve à raison des choses qu'on dit; & la legereté d'esprit ou l'indiscretion n'excuse pas de l'obligation de reparer le tort qu'on a fait. Ceci doit être pesé.

Il y a cinq principales sortes de médisances, qui ont cours dans le monde. La premiere, quand on attribue un crime à son prochain: telles furent les médisances des Juifs contre le Sauveur, lorsqu'ils dirent qu'il avoit soulevé le peuple. La seconde, quand on rapporte le peché de son prochain dans toutes les circonstances, qui le peuvent agrandir: c'est ainsi qu'en usa le Pharisen à l'égard de Madelaine. La troisième, est de corrompre les bonnes qualitez du prochain par le mal qu'on y ajoute: telle fut celle du demon à l'égard du saint homme Job, en disant que c'étoit le seul interêt qui l'attachoit au service du Seigneur. La quatrième maniere de médire, est lors qu'on ne tombe pas d'accord du bien, & de l'avantage du prochain: telle fut la médisance des Juifs, qui contestèrent si long-temps le miracle de l'aveugle-né. Enfin, la dernière sorte de médisance, est de ne point dire le bien que l'on sçait, principalement dans les occasions, où l'interêt du prochain veut que ses vertus soient connues & où le devoir de

La médisance par la grandeur des pechez du prochain que l'on revele, & que l'on rapporte.

La médisance de sa nature est peché mortel & en quelle occasion elle n'est que peché veniel.

Les différentes sortes de médisances.

justice nous oblige de les faire connoître.

Combien il est facile de commettre un peche de médifance.

Ce qu'il y a de plus étrange dans ce vice, c'est qu'il n'est pas toujours besoin pour médire, de parler beaucoup; une parole suffit, un ton de voix même qui ne signifie rien, & qui cependant signifie tout; une action, un geste ou de la tête ou de la main; un simple regard peut quelquefois produire ce funeste effet. Le moindre signe, le moins expressif, ne l'est toujours que trop en cette matiere: On entend les gens à demi mot; on les entend même sans parler, & leur silence en dit quelquefois autant que leurs paroles.

Il y a deux sortes de médifances, l'une grossiere, l'autre fine, & artificieuse.

On peut distinguer deux sortes de médifances, qui ont cours dans le commerce du monde; l'une grossiere, de ceux qui disent sans pudeur & sans artifice tout ce qui leur vient en la bouche; l'autre, est plus artificieuse, & elle s'insinue plus finement & avec adresse. Telle est celle de ceux qui déguisent par une feinte modestie la malice qu'ils ont conçue dans leur cœur, & qu'ils ne peuvent retenir. Ils jettent d'abord de profonds soupirs, & avec une gravité affectée, des yeux bailliez, & une voix plaintive, produisent au dehors la médifance, qu'ils rendent d'autant plus plausible, qu'après avoir révélé toutes les fautes de leur prochain, ils ne manquent jamais, pour faire croire que leur imposture est plutôt l'effet d'une charité compassante, que d'une animosité maligne, de s'écrier, j'en ai bien de la douleur; car ces personnes ont d'ailleurs de bonnes qualitez, & cette seconde sorte de médifance est sans doute la plus commune, & la plus dangereuse.

Ceux qui écoutent la médifance pechent, & sont quelquefois plus coupables, que ceux qui l'ont. Qu. citata art. 4.

C'est le sentiment de tous les Theologiens après Saint Thomas, que celui qui entend la médifance sans y résister, supposé qu'il puisse raisonnablement s'y opposer; participe au peché de la médifance par son consentement & par son silence; parce que ceux qui consentent à quelque peché, ne sont pas moins coupables que ceux qui le commettent; ainsi que nous l'apprenons de l'Apôtre. Ce saint Docteur ajoute que celui qui souffre & entend la médifance d'autrui; par crainte, par negligence, ou par quelque honte qu'il a de s'y opposer; & non par le plaisir qu'il prend à l'entendre, peut ne pecher que venielement; supposé deux choses; la premiere, qu'il connoisse que le dommage causé par cette médifance ne sera pas considerable; la seconde, qu'il ne soit pas d'une autorité à reprendre le médifant. Il arrive assez souvent que ceux qui écoutent la médifance, sont plus coupables que ceux qui la font; car si au lieu de les reprendre, quand ils violent la charité, & de témoigner par une morne contenance le chagrin qu'ils ressentent de ces discours; ils incitent ceux qui les font à les pousser encore plus loin, en s'informant des circonstances qui peuvent embellir le conte qu'ils font; il est visible qu'ils les engagent en de nouvelles médifances; & qu'ainsi ils sont plus coupables qu'eux, du tort que reçoit celui qu'ils décrient, & qu'ils tournent en ridicule.

L'obligation qu'on a de reparer la médifance.

Tous les pechez engagent la conscience à l'égard de Dieu; mais les pechez qui blesent le prochain dans ses biens, ou dans son honneur; ou dans sa vie, engagent la conscience à l'égard de Dieu, & à l'égard des hommes tout ensemble: Or les interêts de Dieu & ceux du prochain sont tellement unis, dit Saint Chrysostome, que jamais Dieu ne relâche des siens, si ceux des hommes ne sont

reparez. Une douleur surnaturelle suffit pour reparer les interêts de Dieu, qui se laisse fléchir par le regret que conçoit le pecheur de l'avoir offensé: mais pour reparer les interêts du prochain, il faut joindre une restitution exacte à ce repentir sincere, & cette restitution est beaucoup plus difficile sur le point de la médifance, que dans les autres; parce que les brèches que l'on fait à la reputation du prochain, ne se peuvent reparer qu'avec une extrême peine. Quand vous vous êtes emparez par des voyes injustes du bien d'autrui, si vous n'avez pas le moyen de restituer, vous en êtes dispensé, pourvu que vous en ayez un desir veritable; mais quoi qu'il arrive, il faut qu'un médifant repare son peché, parce que l'honneur du prochain est un bien oté qu'il peut toujours rendre, marquant par exemple autant d'estime du prochain qu'il en a marqué de mépris, & parlant de lui en bien comme il en a parlé en mal. Si vous ne pouvez restituer par vous-mêmes les fruits de vos injustices & de vos larcins, vous pouvez le faire par autrui; mais dans le sujet de la médifance, la reparation doit être personnelle. C'est en vain que l'on cherche des Confesseurs indulgens sur ce point. Dieu ne ratifie point dans le Ciel l'absolution qu'on en extorque sur la terre, si elle n'est accompagnée de cette condition absolument necessaire.

Deux manieres différentes de reparer la reputation d'autrui.

Comme il y a deux manieres de faire tort au prochain en matiere de reputation; aussi il y a deux manieres de la reparer: ou bien on flétrit l'honneur d'autrui en publiant des faits veritables, & c'est médifance; ou bien en controuvant des faussetez pour le deshonnorer, & c'est calomnie, qui demande une retractation directe, même aux dépens de notre reputation propre; car il est juste que votre honneur souffre, pour reparer l'honneur de votre frere: c'est en cette humiliation que consiste le payement de votre dette. Ce n'est pas même assez; car en reparrant de bouche l'honneur flétri de son frere, on est encore obligé de reparer par argent toutes les pertes qu'à produites une domageable diffamation. Ainsi en décriant la fidelité d'un domestique, il faut le dédommager de toutes les suites d'une noire calomnie. Au regard de la simple médifance, tous les Docteurs sont d'accord qu'une restitution indirecte suffit; c'est-à-dire, que vous n'êtes pas obligé alors de vous retracter, & de reparer par un mensonge un honneur violé par un aveu trop sincere, ou trop indiscret de la verité; dans ces circonstances l'obligation de justice ne va qu'à rendre autant de reputation à son frere, qu'on lui en a enlevé; d'en dire autant de bien qu'on en a dit de mal; & de le représenter par des endroits louables, comme on l'a montré par des endroits odieux.

Saint Jérôme répond à cette question: on ne dit point que la médifance vous souille, ou vous rende coupable quand vous n'y prenez point plaisir; on dit seulement; que vous êtes obligé à faire l'une de ces deux choses. 1°. Si votre qualité, ou votre rang vous donnent quelque autorité sur le médifant, vous lui devez imposer silence; le reprendre du mauvais discours qu'il a commencé, & lui défendre de le poursuivre. 2°. Si vous n'avez pas cette autorité, vous devez tâcher de faire changer de discours; de défendre celui qu'on accuse; de représenter avec douceur que ce qu'on dit de cette personne peut

Ce qu'il faut faire quand on entend les autres médifance.

être une médisance; prendre un visage morne & sérieux pour témoigner que cela nous dé-

plaît, & enfin rompre compagnie, si on ne peut autrement empêcher la médisance.

PARAGRAPHE SIXIÈME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

La malignité de la médisance, qui cherche des raisons pour décrier les personnes.

LA médisance ne manque pas de raisons; son venin secret sçait l'art de les préparer avec tant d'adresse; & leur donner un tour si specieux, qu'elle persuade tout ce qu'elle veut. Quand elle en manque du côté de la Religion, elle se jette du côté de l'Etat, & elle représente ceux qu'elle entreprend de ruiner, comme des personnes dangereuses, & dont on n'a que trop de sujet de se défier. Elle va impudemment fouiller dans les consciences, & si elle ne trouve rien dans l'innocence présente de ceux qu'elle attaque, elle cherche dans le passé, & elle employe toute la malignité de sa science, à citer des histoires, & tirer des conséquences qui appuyent les soupçons qu'ils veulent faire naître dans l'esprit des autres, après les avoir conçus dans le leur. *Pris du livre intitulé, Vies des Prophetes.*

La médisance attaque les plus honnêtes gens & les plus gens de bien.

On remarque dans la plupart des hommes une malignité basse, qui fait que l'on s'attache d'abord à décrier un honnête-homme, qui a de la reputation; ils ne peuvent lui pardonner son mérite, ni soutenir les discours obligeans qui se répandent par tout à son avantage. Que vous importe, si un tel a une approbation générale? Son mérite éblouit-il vos yeux jaloux? Craignez-vous qu'il vous efface? Que gagnerez-vous après l'avoir détruit par vos médisances? Voulez-vous élever votre reputation sur les débris de la sienne? Soyez persuadé que tout le mal que vous en direz, vous fait beaucoup plus de tort qu'à lui: on vous regarde comme un homme envieux, &c. *L'Abbé de Bellegarde, dans le Traité de la Sincérité.*

Malignité de ceux qui écoutent la médisance.

Vous vous dites ami d'une personne que l'on déchire en son absence; vous êtes témoin de tous les discours desobligeans que l'on tient sur son chapitre; au lieu d'imposer silence à ceux qui la décrivent par leur médisance, vous approuvez de la mine & du geste tout ce qu'ils en disent; vous n'avez pas la force de défendre une personne que vous accablez de caresses quand vous la voyez, & à qui vous faites tous les jours mille protestations d'une amitié sincère; est-ce le rôle que vous devez faire?... Quand il arrive que l'on dit du mal de quelqu'un en votre présence, ce qui n'arrive que trop souvent, n'y joignez-vous pas le poison de vos malignes réflexions, & n'enchérissez-vous point sur ce que disent les autres? Mais sur-tout, donnez-vous bien de garde, d'aller rapporter aux personnes intéressées les discours offensans qu'on a fait d'elles; vous n'obligez nullement ceux à qui vous faites de semblables rapports, & vous attirez inmanquablement l'inimitié de ceux qui ont parlé désavantageusement des autres. *Le même.*

Remède contre la médisance.

Le silence est un remède excellent contre la médisance; les plaintes, les reproches, les éclaircissemens ne font que l'aigrir, au lieu de l'éteindre. On laisse en paix un homme qui ne paroît point touché des choses desobligeantes, qu'on dit de lui. C'est une vertu d'un grand mérite, & qui coûte peu, que de parler avec douceur à des gens qui vous disent des impertinences. On est souvent condamné à vivre avec des personnes bizarres, in-

commodes, emportées; il faut avoir compassion de leur foiblesse, & de leur bizarrerie, & souffrir les choses desobligeantes, tantôt qu'ils vous disent, & tantôt qu'ils disent de vous. Le sang froid que l'on témoigne, quand on vous brutique, ou quand on médit de vous, est souvent plus piquant que la réponse la plus aigre. *Le même.*

Le médisant après avoir parlé contre tout le monde, & fait des portraits horribles de celui-ci & de celui-là, croit que ce n'est qu'un jeu d'esprit, & que l'usage du monde l'autorise. Mais Dieu en juge tout autrement; il nous avertit qu'il nous fera rendre compte d'une parole oisive & inutile. Comment punira-t-il donc les paroles outrageantes, qui blessent jusqu'au vif, & qui sont comme autant de coups de poignard. *Le même, dans l'Exposition des Proverbes.*

On répand quelquefois dans le monde des discours si injurieux, & si offensans, & des calomnies qui causent de telles stérilités, que la plus haute vertu en est ébranlée. Que faire dans ces conjonctures? il faut trouver dans sa bonne conscience des ressources contre de tels malheurs: c'est alors qu'un homme sage redouble son attachement pour Dieu, en lui remettant la vengeance de l'injustice qu'on lui fait. *Le même.*

Considérez cet adroit calomniateur; il commence d'abord par soupirer; il affecte des manières humbles, un air modeste, une voix entrecoupée de sanglots, afin qu'on ne s'aperçoive pas de la médisance qui va sortir de sa bouche; on le croit d'autant plus, qu'il paroît moins animé, & l'on se figure aisément à son air trompeur, que s'il parle contre ses frères, ce n'est que par un sentiment de tendresse & de compassion. J'ai un sensible déplaisir, dit-il, de sçavoir que mon frère est tombé dans un tel desordre; on sçait assez que je l'aime, & il y a long-temps que je tâche en vain de le corriger. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sçai son vice; mais je me donneroie bien de garde d'en parler, si d'autres ne l'avoient divulgué. Ce seroit en vain que je voudrois déguiser le fait; il n'est que trop véritable, & ce n'est que les larmes aux yeux que je vous le dis. Ce misérable a d'ailleurs du mérite; mais il faut confesser qu'il est extrêmement coupable en cela, & que quelque amitié qu'on ait pour lui, il est impossible de l'excuser. *Pris de Saint Bernard, Sermon vingt-quatrième sur les Cantiques.*

Quel fardeau un médisant n'a-t-il pas sur sa conscience d'avoir une telle réparation à faire? fardeau cependant, dont ni la piété, ni la dévotion, ne peuvent le décharger, à moins qu'auparavant il n'ait fait une pleine réparation de tout ce que sa médisance a produit de mal à son prochain. Quel examen plus difficile que celui qu'il est obligé de faire de tous les maux qu'il a causés, & de tous les soupçons qu'il a jetés dans l'esprit du public, touchant celui qu'il a calomnié? Là une vertu deshonorée, ici une vertu décriée; là une disgrâce causée, ici une famille ruinée; tantôt des ennemis suscitez, & d'autres fois des discordes semées. Ah quel cruel ravage de la mé-

Grieveté du péché de médisance.

Comme il faut en user quand on médit de nous.

Caractère d'un médisant & d'un calomniateur.

De la réparation de la médisance.

disance ! il faut qu'elle repare tant de maux à sa propre honte : & cependant on ne voit rien moins aujourd'hui. Tout le monde connoît qu'il n'est rien de plus juste que de repa- rer le tort fait à son prochain ; l'on s'en ac- cuse, & cependant on n'en fait nulle repara- tion. Avec cela, on frequente les Sacremens, on fait des prieres, on s'approche des tribu- naux de la Confession ; mais avec tout cela, l'iniquité subsiste, si on ne fait point une ample reparation des maux que cause la médi- sance. *Le Pere Massillon, dans le Sermon de l'En- vie.*

On médit plus volontiers des personnes qui font profession de pieté & de devo- tion.

La corruption du siècle est telle, que les médisances que l'on y répand avec plus de malignité, & d'injustice, sont celles qui peu- vent sétrir plus aisément l'honneur de la pieté & des personnes qui en font une profession particuliere. Il n'est pas de sujet sur quoi la haine du médisant éclate avec plus de scan- dale, & un préjudice plus considerable. L'on releve, l'on publie les fautes d'un particulier, que son état n'engage pas à un genre de vie d'une édification & d'une sainteté singuliere ; la honte du mal qu'on dit de lui, retombera sur lui seul. L'on blâmera un Artisan, un Gentilhomme, un Pere de famille : le coup que l'on portera à leur reputation s'arrêtera sur eux-mêmes, & ne blessera point leurs semblables... Il n'y a gueres que les gens de bien, les Ecclesiastiques, les Religieux, sur qui l'on fasse réjaillir la confusion d'un parti- culier d'entre eux. Une personne devote a laissé éclater un ressentiment, ou un attachement fordidé au bien ; là-dessus on avance sans façon que tous les devots sont vindica- tifs ou avarés. Un Ecclesiastique laisse entre- voir les nœuds d'une liaison mesléante au tra- vers d'un maintien modeste & regulier ; on ne s'en tiendra pas là : l'on traitera la plupart des Ecclesiastiques comme gens hypocrites & déreglez. Un Religieux n'a qu'à se démentir dans son état ; tous les Religieux feront en- veloppez dans la médisance qui fera éclater l'action qui deshonne sa robe. *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Sur le mé- me sujet.

Le penchant que l'on a dans le monde à mépriser les choses saintes, inspire cette ma- niere de médire. La dissolution ménage moins ce qu'elle devrait reverer davantage : elle songe à se justifier en s'efforçant de décrediter les professions les plus respectables par elles-mêmes. En faisant un portrait si noir du De- vot, de l'Ecclesiastique & du Religieux qui ne l'édifie pas, pourquoi ne fait-elle pas dans leur état la distinction qu'elle fait dans tous les autres états ? Qu'elle se contente de sétrir le coupable, sans lui donner tant de complices, sur qui elle puisse décharger son venin. Après tout, elle pourroit blesser du même trait d'autres sujets avec un emportement moins outré & moins malin ; puisqu'elle est résoluë de médire, qu'elle ait du moins quel- que égard aux vraisemblances. La charité devrait étouffer leur médisance, & les faire souvenir qu'on ne viole les loix de la charité avec tant de licence que faute de religion. *Le même.*

Un médi- sint mon- tre qu'il n'a aucune vertu, ni chrétienne, ni morale.

A-t-on de l'humilité, lorsqu'on se fait un jeu de sacrifier l'innocence, & lorsque s'éri- geant en censeur, on fait tomber la gloire de celui dont on médit ? Reste-t-il quelque principe d'humanité, lorsqu'empoisonnant les actions & les intentions d'autrui, on critique

Tomé III.

tout le bien qu'il a fait ? Peut-on croire que l'on conserve encore quelque espece de pro- bité, lorsqu'on commet les amis avec les amis, & les freres avec les freres, en exa- gerant & amplifiant la verité du mal commis ? Mais où est la generosité de cacher le bien ! n'est-ce pas de là que viennent les plus grands maux ? *Dans un Sermon manuscrit sur la Médi- sance.*

Ce ne sont là que les plus foibles traits du tort que fait la médisance ; mais, ah ! y son- ge-t-on ? fait-on reflexion qu'en dissimulant le merite d'une personne, & qu'en affoiblis- sant le prix de ce qui peut être avantageux à ceux qui ne nous plaisent pas, ou affectant des reserves, ou faisant paroître un froid malin, on met quelquefois un obstacle à la for- tune, non seulement d'un seul homme, mais souvent de tout un Etat ? S'imagi- n- t-on qu'en cela, on ne cherche qu'à contenter sa passion, au lieu de rendre justice au merite ? Croit-on n'être pas responsable devant Dieu ? & enfin, peut-on s'empêcher de gemir de ce silence qu'on garde sur le merite ? Que fera- ce donc de ceux qui aigrissent le mal ? Ne doit-on pas dérester l'injustice de la médisan- ce ? *Le même.*

Le tort qu'on fait au pro- chain par la médi- sance.

Avant que de condamner celui qui est ac- cusé, n'aura-t-on pas envie de l'entendre ? En matiere des biens de fortune cela se fait ; les Juges écoutent les parties ; on veut des éclaircissemens & des preuves : faire autre- ment, ce seroit une injustice ; mais en ma- tiere de médisance, la premiere loi, c'est de condamner lorsqu'on est absent ; ce qui s'ap- pelle habileté, & sçavoir prendre le temps propre pour médire, cela fait la grande scien- ce du monde, on réduit toute cette science à ce seul point, de pouvoir soutenir son per- sonnage. Lorsque la personne de qui on veut médire est présente, on tâche d'avoir pour elle en apparence tous les égards possibles ; on feint d'entrer dans ses sentimens par des airs affectez ; mais dès qu'elle est absente, on confond ensemble le certain, le douteux, le serieux, le ridicule ; & les soupçons passent pour des raisons, pourvu que l'on fasse une playe imperceptible, & celui qui vous fait ces playes, c'est un de ceux que vous regardez comme un ami, & qui le doit être en effet, par tant d'obligations qu'il vous avoit. *Le même.*

On com- damne ce- lui dont on médit sans l'entendre.

Cette statue d'or, c'est-à-dire, cette repu- tation a été renversée d'un seul coup de pier- re, dit le Prophete Daniel : *Lapis sine mani- bus.* On voit le coup & non pas la main ; ce seul coup de pierre, dis-je, renverse une repu- tation qu'on a eu tant de peine à établir. On a du respect pour les personnes presentes, dit-on ; c'est ainsi qu'on se défend. Que doi- vent faire la sincerité, la generosité ? De- vroit-on jamais tomber dans ces foibleses ? Quelle pitié de voir les personnes puissantes abuser de leur pouvoir, jusqu'à la ruine de la reputation de ceux à qui elle est plus chere que tous les biens du monde ? Ont-ils oublié qu'ils devraient trouver dans leur autorité un motif pour épargner ceux qu'ils ne peuvent pas toucher foiblement ? Grands du monde, pourquoi étendre vos calomnies jusqu'à la ruine entiere de la reputation de ceux qui vous sont soumis ? Pourquoi chercher votre satisfaction aux dépens de leur honneur ? C'est ainsi que ces personnes distinguées par leur rang, marquent leurs ressentimens ; ce ne

Suite de même lu- jet. Daniel, 2.

font d'abord que de simples aversions, qui passent ensuite jusqu'à une haine mortelle, dont la cause n'est souvent que dans leur méchant naturel. Hé, vous avez tant d'autres punitions à faire à ceux qui vous ont donné quelque sujet de mécontentement; l'indifférence que vous leur pouvez rémoigner, n'est-elle pas une assez grande punition? Mais employer la médisance pour vous venger, c'est une lâcheté, une injustice, & une cruauté la plus grande qui fut jamais. *Le même.*

Combien la réparation de la médisance est difficile.

Voyez si la réparation de la médisance est facile, & en même temps jugez ce que c'est que de proportionner la réparation au dommage. Est-il possible à une personne intéressée de la faire? Ah, malignité du genre humain! malgré votre lâcheté, vous aurez trouvé les oreilles ouvertes pour recevoir la médisance que vous avez faite de votre prochain; mais les trouverez-vous ainsi pour les louanges? On prêtera bien avec facilité l'oreille à la médisance, mais on n'écouterait pas ainsi les louanges; & s'il est vrai qu'il n'y a rien de plus froid que les louanges que l'on veut donner après avoir médisé, on ne vous écouterait pas sur la réparation que vous en ferez, ni sur la caution de votre désaveu. Mais je veux qu'on vous écoute; pour faire une juste réparation, ne faudroit-il pas faire ces apologies, non seulement à une personne, mais encore à toutes celles qui vous ont entendu médiser? Les hommes ne sont pas si susceptibles du bien que du mal, comment pouvez-vous donc croire qu'ils seront faciles à se laisser déromper? *Le même.*

Il y a une médisance fine & délicate.

Si je n'avois à parler ici qu'à ceux qui médisent grossièrement, il ne faudroit que montrer ce que ce vice a de contraire à la raison, & à la politesse, pour en inspirer de l'horreur à ceux qui en sont coupables; mais il y a une autre sorte de médisans, qui déchirent leurs freres avec politesse & avec circonspection, & qui savent se faire écouter & applaudir. La médisance qu'ils débitent est presque répandue par tout le monde; elle ne respecte ni le cloître, ni l'Eglise: elle se trouve dans les petits comme dans les grands; chez le riche comme chez le pauvre. Ce vice lie & entretient la conversation de ceux que l'on croit être d'une vie & d'une conduite tres-reguliere. Il entre dans le zele, & se couvre de la charité des justes; & on peut dire qu'il n'en est pas un seul, qui ait conservé sa langue pure & ses lèvres innocentes. *Le Pere Massillon, Sermon sur ce sujet, pour le Dimanche de la Passion.*

Peinture de la médisance & des maux qu'elle cause.

La langue, dit l'Apôtre Saint Jacques, est un feu dévorant, un monde d'iniquité, un mal inquiet, une source d'un venin mortel: & voilà ce que j'appliquerois à la médisance, si j'avois entrepris de vous donner une idée juste de ce vice. La langue médisante est un feu dévorant, qui flétrit les fleurs les plus belles; qui exerce ses fureurs impitoyables sur le grain comme sur la paille, sur l'esprit comme sur le corps, sur le peuple comme sur le Prince qui le commande; qui ne laisse que de mauvaises odeurs par où il passe; qui se glisse jusques dans les entrailles de la terre pour y déterrer ce qui est mort au souvenir des nations; qui va chercher dans de viles cendres renfermées sous les horreurs du tombeau, de légers défauts que le Seigneur a pardonnés, que le temps a fait oublier; & qui par les couleurs qu'il leur donne, les fait

paraître plus presens que dans le temps que ces hommes vivoient; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, & qui sait brûler avant que de luire, de peur qu'on ne se garentisse de ses flammes. Je pourrais ajouter que la médisance est un orgueil secret, qui faisant des talens de votre frere l'objet de ses censures, porte un coup mortel à sa reputation; que c'est une haine d'autant plus noire qu'elle ne se declare pas ouvertement; une perfidie indigne qui loue en présence, & qui blâme en secret; une barbarie de sang froid, qui ne peut jamais trouver son excuse; un scandale pernicieux, où l'on donne la mort à celui qui cherche son plaisir & son divertissement; une injustice cruelle, où l'on ravit à son frere ce qu'il a de plus cher. Que c'est ce vice qui définit les locutiers, qui allume la guerre dans les Royaumes, qui jette le trouble dans les Républiques, qui seme la discorde dans les familles, qui arme le frere contre le frere, l'époux contre l'épouse; que c'est le crime des Princes comme de la populace; des personnes grossieres comme des hommes de la dernière politesse: *Inquietum malum.* Enfin, l'on peut dire que c'est un monde d'iniquité, que tout en est plein, & qu'il n'est point de lieu où il ne regne: *Universitas iniquitatis*; que la langue du médisant est pleine d'un venin mortel; que ses traits sont empoisonnés; que ses paroles tuent, que son silence blesse: *Ple-na veneno mortifero.* Voilà la peinture de ce vice. *Le même.*

Appliquez-vous l'offense que vous faites à votre frere, & mesurez sur vous le tort que vous lui faites: vous dites que vous ne flétrissez point le fond de sa reputation, & que ce que vous dites de lui, ne lui porte aucun préjudice; mais quelle eût été votre disposition à son égard, s'il en avoit dit autant de vous? Dieu! quel ressentiment! c'est alors que non content de se venger de paroles, on pénétre dans les intentions; on a beau dire que ce reproche est léger, & qu'il n'intéresse pas votre reputation, que cela ne diminue rien de l'estime qu'on a de vous: on s'empporte, on éclate, on n'est pas maître de son ressentiment, & tandis que tout le monde blâme ce ressentiment, on souffrit tout seul que c'est avec raison qu'on se plaint. Ah, mon frere! encore un coup, appliquez-vous l'offense que vous faites, & la prenez pour vous-même; est-elle plus légère pour votre frere, que pour vous? Pourquoi avez-vous pour votre frere un poids différent de celui que vous avez pour vous? Tout est léger à l'égard de votre frere, & tout est considérable à votre égard! D'ailleurs les défauts de votre frere sont légers; mais n'y ajoutez-vous rien du vôtre? N'y mêlez-vous point la malignité de vos conjectures? N'embellissez-vous point vos blessures par des traits, qui pour être plus polis n'en sont pas moins dangereux? & pour faire de votre frere, un Heros qui plaise, n'y ajoutez-vous pas certains tours qui disposent l'esprit de l'Auditeur à porter de lui un jugement plus défavantageux? Ne cachez-vous pas vos médisances sous un certain silence que vous affectez, & qui en laisse plus à penser que vous n'en auriez dû dire; sous certains signes qui, pour laisser voir que vous voulez à dessein vous tenir dans les justes bornes de la charité, n'en font garder aucunes à ceux qui vous écoutent? & c'est ainsi qu'on devient calomniateur, quand on

Est-ce pré-texte que ce ne font que des défauts légers qu'on découvre.

n'a pas crû même être médifant. De plus, quand ces médifances feroient legeres par elles-mêmes, le font-elles par rapport à la perfonne de qui on les fait? *Le même.*

Il faut fur tout le donner de garde de médire des Ecclefiastiques, & des perfonnes confacrées à Dieu.

Les Juftes, les Ecclefiastiques, & les perfonnes confacrées au fervice de Dieu, font des Arches faintes, à qui les pecheurs ne doivent point toucher, & Dieu venge les plus legers outrages qu'on leur fait: ils peuvent chanceler comme l'Arche: car la vertu la plus forte ne fe foutient pas toujours également; mais le Seigneur trouve mauvais que des pecheurs ayent la temerité de les vouloir redresser. A peine ont-ils porté fur eux la main, comme le temeraire Oza fur l'Arche fainte, qu'il les frappe de mort; & il est indigne que ceux qui ne devoient trouver que des imitateurs, ne trouvent que des cenfeurs. Ainfi de petits enfans furent dévorez fur le champ par des ours, pour avoir insulté au peu de cheveux d'un Prophete: ainfi un impie fe vit perir lui & toute fa pofterité, pour avoir tourné en raillerie la prophetie de l'homme de Dieu... C'est que le Seigneur ne veut pas que ceux qu'il honore, deviennent la rifée des pecheurs. *Le même.*

Comme la médifance s'entend, & de particu- liere de- vient pu- blique.

Vous ne revelez les défauts de vos freres qu'à un ami, qu'à une feule perfonne; mais celui à qui vous le dites, le redit à un autre, & ces défauts fe groffiffent en les redifant les uns aux autres, & à mefure qu'on les publie. La langue du médifant eft femblable à une étincelle de feu, qui embrafe toute une grande forêt; c'est le défaut des difcours publics, de faire toujours le mal plus grand qu'il n'est: ce que vous avez dit d'abord de votre frere n'étoit rien; mais autant de perfonnes à qui vous l'avez dit, y ajoutent quelque chofe; chacun y joint ce que fa paffion lui suggere: je veux bien que la fource en foit prefque imperceptible; mais le fleuve qui en provient, inonde toute la ville; tout cela deviendra un mépris formel, une flétriffure pour la reputation de votre frere; l'huile de la veuve fe multipliera tandis qu'il y aura des vafes prêts à la recevoir; cette médifance legera croîtra à l'infini, fi on ne fe laiffe point de l'entendre. *Le même.*

Ceux qui parlent mal des autres, ne font pas eux-mêmes exempts des fautes qui pour- roient donner jufti- fujet de par- ler d'eux

Vous qui parlez fi librement, & avec tant de plaifir de la chute de cette perfonne, vous êtes plus heureux qu'elle, de ce qu'on ne parle point des vôtres; mais êtes-vous plus innocent? On vous croit plus de vertu parmi le monde; mais Dieu qui fonde le fond des cœurs, en juge-t-il comme les hommes? Ah! vous ne devez donc votre reputation qu'à des ménagemens que Dieu peut déconcerter, en permettant qu'on parle plus mal de vous que vous ne parlez des autres: vous en parlez avec plaifir; mais prenez garde auffi qu'on ne parle de vos chûtes avec joye. Souvenez-vous que celui qui fe fert du glaive, perira par le glaive. Vous qui percez vos freres du glaive de la langue médifante, ah! vous ferez auffi percé du même glaive! vous aurez le même fort, & à votre tour vous deviendrez la fable & le jouet des compagnies. Tel ne peut fe laiffer d'exagerer le crime de ceux qui font quelque faute, & on groffit les finnes à mefure qu'il les commet; il paroît le plus ardent à demander leur nom, & au fortir de là il eft le premier qu'on décrie; & celui qui avoit condamné fon frere, eft le premier que tout le monde condamne. *Le même.*

Vous déchirez la reputation de votre pro-

chain, tantôt par des médifances groffieres, tantôt par des tours délicats & ingenieux, affaifonnant un difcours fanglant de quelque préface flateufe; femant des fleurs fur ce que vous voulez empoifonner: Soyez affuré qu'il s'élevera contre vous des langues médifantes, dont les traits envenimez vous blefferont dans la partie la plus fenfible de votre ame. On n'épargnera ni votre honneur, ni votre fa- gelle: on noircira votre innocence par des bruits fcandaleux, vrais ou faux: une maligne credulité les approuvera; mais la patience que vous aurez dans l'injuftice qu'on vous fait, fera juger fi vous vous repentez de celles que vous avez faites. *Monsieur Fléchier, Sermon pour le jour de la Conversion de Saint Paul.*

On médit allez ordinairement de ceux qui médifent des autres.

Si l'envie eft commune dans le monde, la médifance regne-t-elle moins? On veut tout favoir pour fe donner la liberté de tout dire; on fe fait une étude des mœurs & des perfonnes, pour avoir le plaifir de les décrier. On n'épargne ni le facré, ni le prophane, ni les vices, ni les vertus. Il n'y a point de tache dans une vie qu'on ne découvre, point de honte dans les familles qu'on ne revele. Le bien qui fe fait, on le neglige, & on l'ignore; pour le mal, on le fçait, & pour ainfi dire, on le devine. On juge mal, non feulement des actions, mais encore des penfées & des intentions, que Dieu femble s'être réfervées; & le cœur de l'homme, tout invifible, & tout impenetrable qu'il eft, n'est pas à couvert des vûes & des insultes des médifans. Chacun a fa methode de médire; l'un porte rudement le coup mortel à la reputation de fon frere, fans vouloir adoucir, ou couvrir du moins par pitié la pointe dont il le bleffe; l'autre affaifonne fon difcours de quelque parole flateufe, &c. *Le même, Sermon 2. pour l'ouverture des Etats de Languedoc.*

La médifance eft commune dans le monde.

Si vous me demandez qui font les perfonnes les plus fujettes à la médifance? je vous répondrai: C'est ce jeune homme, qui n'ayant d'autre occupation les jours entiers que de courir toute la ville, a le talent de déterrer jufqu'à la moindre querelle qu'auront eue entre eux un mari & une femme; qui enjoué de fon naturel, attrape du premier coup le ridicule de quiconque, & fçait en moins d'une heure, vous faire passer en revûe ce qu'il y a de perfonnes extraordinaires dans leurs airs & dans leurs manieres; & qui n'héfite feulement pas à décider du merite de ceux dont on parle, & à en faire le caractère vrai ou faux. C'est cet homme qui femble gagé du public, pour tenir le regiftre de toutes les hiftoires des familles, & qui à la moindre occasion, vous fait un portrait fidele de la vie des peres, & des ayeuls de ceux fur qui eft tombé le difcours. C'est cette femme, qui piquée d'une jalousie fecrete, outrée d'un affront reçu en particulier, choquée d'une préférence faite en faveur de quelques perfonnes, même de fes amies, s'anime & s'échauffe dès que l'on jette à deffein quelques paroles avantageufes à celles qu'elle a ceflé d'aimer. *Pris d'un Sermon manufcrit du Pere Estienne Chamillard.*

Qui font les perfonnes les plus fujettes à la médifance.

Un homme eft fur le pied de fe faire une habitude de femblables entretiens, il doit fans doute avoir un feu, une vivacité, un agrément, qui eft comme interdit à tout autre. On lui permet de plaifanter, de badiner, d'augmenter, d'amplifier la moindre bagatelle, de fuppofer mille incidens, d'employer

Portrait d'un médifant agréable & bouffon.

des expressions naïves & bouffonnes. Et quel enjouement ne paroît pas alors ? jusqu'aux gestes, jusqu'à un tour d'œil, tout pique, tout frappe, tout engage. Pour moi, je ne conçois pas qu'avec ces avantages on puisse ennuyer une compagnie, qui ne songe à rien moins qu'à la piété & au Christianisme. Mais l'on a beau dire que pour médire finement, il faut être spirituel & agréable. Il en est d'un médisant comme d'un satyrique ; ils doivent les uns & les autres leur réputation aux sujets qu'ils traitent ; & s'ils venoient à ne plus parler que de choses sérieuses, ils ne seroient peut-être tout au plus que du commun. Mais quel malheureux talent, & quelle pernicieuse adresse que de sçavoir déchirer avec agrément la réputation du prochain, & l'art de charger sa conscience de mille pechez, qu'on ne pourra peut-être jamais effacer ! *Le même.*

Dieu ne pardonne point le peché de médisance, à moins qu'on ne repare le tort fait au prochain.

Saint Chrysostome dit, que Dieu pour entretenir la paix & l'union entre les hommes, nous a appris que nous n'avons aucun pardon à espérer de lui, quand nous aurions commis un de ces pechez, où il y va des intérêts de nos freres, à moins que nous ne commençons par reparer ces mêmes intérêts. Ainsi ce Dieu, qui est toujours prêt de relâcher de ses droits, & nous recevoir dans son amitié (car un véritable regret, une sincère douleur de l'avoir offensé, l'appaise, s'il est le seul à qui on ose s'en prendre) rejette cette détestation que nous faisons de nos pechez, & demeure inflexible & inexorable. Dieu, dis-je, nous impose d'autres obligations, dès qu'en l'offensant, nous avons offensé notre prochain, que nous ne voulons pas dédommager. Oûi, il faut dans ces conjonctures, avant que de s'adresser au Créateur, obtenir son pardon de la créature : leurs intérêts sont unis & liés ensemble ; de maniere que celui de l'homme est le premier. Neglige-t-on cette démarche ? le reste est inutile, superflu, & sans mérite. Verité si bien établie, qu'il n'est point de fidele qui l'ignore ; & quelque effort que nous fassions, nous ne l'effacerons jamais de nos cœurs. Vous concevez donc qu'un médisant est dans l'obligation de reparer entierement le mal qu'il a fait : Or juste Ciel ! est-il rien de plus difficile, que de s'acquitter en cela de son devoir ? Ce n'est point exagération ; mais je crois peu d'hommes capables de le vouloir, & ce qui est de plus terrible, de le pouvoir entierement ; & ce peché deviendroit irremissible, si Dieu ne se contentoit, quand nous avons fait tout ce qui étoit en notre pouvoir. *Le même.*

Quoi que la médisance soit si ordinaire, on voit peu de rétractations.

J'en appelle à votre expérience. Depuis que vous êtes dans le commerce du monde, mille & mille personnes différentes vous ont fait des médisances considérables & criminelles ; votre conscience vous reproche peut-être, d'être tombé vous-même dans ce défaut, & si vous vouliez faire ici avec moi, une revue des discours que vous avez tenus de cette partie, lorsque vous plaidiez ; de ce chef, lorsque vous étiez en charge ; de ce rival, lorsque vous songiez à un établissement, que de médisances ne découvririez-vous pas pendant le cours de votre vie ! Qui avez-vous vu néanmoins se retracter ? quelqu'un est-il venu vous chercher pour se dédire, & pour vous avouer qu'il a parlé trop legerement ? Vous-même avez-vous songé à employer certaines voyes sûres & infaillibles pour rétablir cette réputation que vous aviez ravie ?

Helas ! malgré tant de confessions, où cet article a toujours été un des premiers, une retractation est encore une chose inouïe. Si l'on avoit une juste idée de cette obligation, l'un seroit aussi commun que l'autre ; & autant que l'on verroit médire, autant verroit-on de gens se retracter. *Le même.*

Il faut souffrir la médisance à l'exemple du Fils de Dieu.

C'est une grande consolation pour les serviteurs de Dieu, lorsqu'ils souffrent la médisance, de sçavoir qu'ils deviennent par là, les domestiques de celui qui l'a soufferte pour eux, & avant eux. Mais afin de conserver cet honneur, & ce privilege si estimable, ils doivent être fideles à imiter leur maître en ce point, à endurer, comme il a fait, les médisances & les calomnies des hommes ; car le monde étant un lieu de miseres & de peines, il n'y a personne qui ne soit exposé à celle-ci comme aux autres ; & la patience seule distingue les serviteurs de Dieu, des hommes du siècle. Ceux-ci ne souffrent que malgré eux, & avec un cœur si plein d'aigreur & d'impatience, qu'ils le rendent souvent plus coupables que ceux-mêmes qui les font souffrir : mais les serviteurs de Dieu reçoivent avec humilité, pour l'expiation de leurs pechez, des peines qu'ils croyent mériter ; ou s'ils ne les ont pas méritées, ils les portent avec joye, parce qu'ils sont jugez dignes de ressembler à Jesus-Christ. *Livre intitulé : Les Souffrances de Notre Seigneur Jesus-CHRIST, traduit par le P. Alleaume.*

Le moyen le plus chrétien & le plus efficace de confondre les médisans, c'est de les instruire dans la vertu par la patience, par la douceur, & par les bienfaits. Il n'y a point de temps plus inutilement employé, que celui qu'on passe à empêcher les hommes de parler ; celui qui aime à dire du mal de son prochain, cherche, non pas à avoir raison en ce qu'il dit, mais à avoir toujours de quoi dire ; & il n'a jamais plus d'envie de parler que lorsqu'on lui apporte des raisons de se taire. Le silence, la douceur, la persévérance dans le bien, une sainte & sage dissimulation, sont les plus fortes armes qu'on puisse opposer à la médisance : car si elle vient de malice, elle est assez punie par le déplaisir de ne pouvoir se satisfaire contre un ennemi qui ne se défend point. Si elle vient d'ignorance, ou de mauvaise habitude, elle est bientôt arrêtée par le silence, & ne dure pas longtemps. *Le même.*

Le moyen le plus efficace de faire taire la médisance, c'est de la souffrir.

S'il y a quelque remede au mal qu'on dit de nous, ce n'est pas de regler notre conduite sur les discours des hommes ; c'est plutôt de ne leur donner aucun sujet de la blâmer. Si nous reglons les intentions de notre cœur, & les actions de notre vie, sur les saintes maximes de l'Évangile, nous devons nous mettre peu en peine de ce que disent les hommes. L'expérience même nous enseigne qu'il n'y a point d'écueil plus dangereux dans le chemin de la vertu, que de considérer ce qu'on dira, & que l'homme qui s'assujettit à cette loi, ne demeure pas long-temps fidele à Dieu. *Le même.*

Il faut mépriser les médisances des hommes.

La médisance est une maladie incurable ; il est donc inutile de la vouloir guerir : & on doit la mépriser, si l'on veut conserver la tranquillité de son cœur : car la plupart de ceux qui médifent, le font, ou pour se divertir, ou pour nous nuire ; ceux qui médifent par le seul plaisir de médire, n'en ont gueres de scrupule, quelque peine qu'ils fassent aux autres ;

Suite du même sujet.

autres, & ne croyent pas avoir besoin de remede. On augmente même leur plaisir quand on se fâche de ce qu'ils disent; & ils sont d'autant plus excités à parler, qu'on porte plus impatiemment leurs paroles... C'est pour cela, que les anciens Philosophes conseilloient si sagement, de regarder les médisances comme des avis salutaires, & comme un miroir qui nous représente nos défauts: car ce qu'un ami excuse par amitié, ou dissimule par considération; ou ne voit pas par negligence, le médisant le dit avec liberté, & nous marque nettement les vices que nous devons craindre. Ce qui a fait dire à Saint Bernard, que la vertu s'affoibiroit, & perdrait tout son lustre, si elle demeurait sans exercice; que les médisans & les persecuteurs sont ceux qui l'exercent, & qu'en souffrant leur violence, & en leur rendant le bien pour le mal, elle devient plus pure & plus parfaite. *Le même.*

La médisance est un vice universellement odieux; à qui? à Dieu & aux hommes: à Dieu, qui étant l'amour & la charité essentielle, par conséquent a une opposition essentielle à la médisance: aux hommes; car qu'y a-t-il de plus odieux qu'un vice qui n'épargne ni les grands, ni les petits, ni le sacré, ni le profane, & dont les têtes couronnées même ne peuvent éviter la persecution? Qu'y a-t-il de plus odieux, qu'un homme qui usurpe un pouvoir tyrannique sur la reputation de son prochain, qui le décrie, & qui l'attaque lors même qu'il est hors d'état de se défendre? Or voilà le caractère d'un médisant; d'où vient que quand l'Écriture en parle, elle nous le représente comme un homme terrible & redoutable dans le lieu où il fait son séjour: *Terribilis in civitate sua vir linguosus.* En effet, donnez-moi un détracteur, & vous verrez qu'il se fait craindre par tout. Il se fait craindre dans les Villes, dans les Communautés, dans les maisons particulières, chez les Grands; en un mot, par tout où il se trouve. Il se fait craindre dans les Villes, parce qu'il y suscite des factions & des partis; dans les Communautés, parce qu'il y entretient des froissements & des inimitiez, &c. *Le Pere Bourdaloue, Sermons imprimés sous son nom.*

La langue, dit Saint Jacques, est un mal inquiet; il semble qu'il n'est pas dans le pouvoir de l'homme de l'arrêter. Toutes les passions jointes à la malignité du cœur, portent à médire. A-t-on de la haine, la médisance est un moyen de se venger assez sûr & peu dangereux. Si la jalousie s'y mêle, c'est alors que la médisance est plus envenimée; la gloire d'autrui fait ombre à la nôtre, il faut l'obscurcir. Quand on a de l'orgueil, & qui est-ce qui n'en a point? on veut élever sa reputation sur les ruines de celle d'autrui; si on a de l'esprit, on le veut faire valoir par de fines médisances; si on n'en a pas, on veut faire croire qu'on en a aux dépens d'autrui, & couvrir son foible, en occupant les gens de celui des autres. Les vertus mêmes semblent se mettre de la partie, & il en est qui par un zèle mal entendu décrivent leur prochain sans serupule, & d'un mal caché, sous prétexte d'y remédier, en font un scandale public. *Le P. Népveu, Tome 2. de ses Reflexions.*

La médisance est un vice lâche, & qui n'est que des ames lâches: c'est une espece d'assassinat. On n'oseroit attaquer un homme en face, il ny feroit pas peur: il faut se mettre à couvert. Elle attaque un homme qui n'est

point sur ses gardes; un homme qui ne pense à rien moins, qui étant absent n'est pas en état de se défendre, ni de parer aux coups. Quelle lâcheté! Elle est d'autant plus noire, que souvent on attaque un homme, qui est innocent à notre égard; & qui ne nous a jamais offensés. On ne fait ordinairement du mal qu'à ceux qui nous en ont fait, & pour lors la passion semble excuser: mais quelle excuse peut apporter un homme qui fait du mal à un autre, sans en avoir reçu, & qui le poignarde de sang froid & de gayeté de cœur? On joint souvent la trahison à la lâcheté; on caresse ceux qu'on veut assassiner; on donne des éloges aux gens, qu'on perce jusqu'au vif par des médisances malignes; on les plaint, pendant qu'on les déchire; on les loue, pendant qu'on les décrie; on assaisonne sa médisance de louanges ou froides ou malignes, qui ne servent qu'à rendre la médisance plus probable, & le coup qu'on porte plus inévitable. *Le même, Tome 1.*

La legereté & l'indiscretion ne mettent pas la médisance hors de reprehension devant Dieu. 1°. Parce que c'est vice que d'être grand parleur, & que l'habitude de courir en tous lieux, de débiter ce qu'une imagination volage fournit à une langue indiscrete, n'est pas conforme aux loix du Christianisme. Un Chrétien est un homme qui vit de la foi; sa vie doit être une vie recueillie, appliquée au dedans à marcher en esprit avec Dieu; occupée à réfléchir sur les mouvemens de son cœur, à étudier les momens de la grace pour ne la laisser pas échapper; mais en est-il ainsi de ces indiscrets dont je parle? quel retour font-ils sur eux? quelle précaution prennent-ils pour s'appliquer à Dieu? 2°. Cette indiscretion-la même, sur laquelle on appuie une excuse frivole, n'a-t-elle pas été détendue par l'Oracle d'un Dieu? C'est par la bouche du Sage, que le Seigneur s'en est expliqué, & qu'il a condamné de péché cette legereté à se répandre en paroles: *In multiloquio non deerit peccatum;* c'est-à-dire, selon l'interprétation de Saint Jérôme, prenez bien garde que la démangeaison de parler ne vous ôte la reflexion si nécessaire pour parler en gens sages, & en véritables Chrétiens. Un jour viendra que vous vous excuserez sur la legereté de votre imagination, & sur cette abondance de paroles, parmi lesquelles il étoit difficile de n'en lâcher pas d'indiscrettes. Mais la reflexion ne vous a-t-elle pas été libre? Ne pouviez-vous pas vous condamner à un silence modéré... 3°. Jésus-Christ nous assure qu'à son jugement nous serons comptables des paroles mêmes inutiles. Qu'entend-il par là, dit Saint Augustin? c'est-à-dire, que nous rendrons compte de toutes celles que la foi ou que la raison n'auront pas dictées; que sera-ce donc des paroles de médisance? Quoi! si la legereté n'excuse pas des discours sans conséquence, qui n'intéressent en rien la reputation de nos freres, & qui n'ont point d'autre caractère de malice que la perte du temps, excusera-t-elle l'indiscretion des discours médisans, dont les suites sont affreuses? Ne dites donc plus, lorsque cette parole si indiscrete m'a échappé, je n'y réfléchissois pas, je n'y faisois pas d'attention: car je vous dirai que vous étiez obligé d'y réfléchir: l'incendie que vous avez excité; la discorde que vous avez allumée entre des familles autrefois unies, valoit bien la peine que vous passiez vos

La legereté & l'indiscretion n'excusent pas devant Dieu la médisance.

Prov. 13.

La médisance est un vice odieux à Dieu & aux hommes.

Eccli. 9.

Rien n'est plus aisé que de médire.

La médisance est un vice lâche.

paroles ; allez malheureux , un Dieu vengeur mettra sur le même pied , & le manque de reflexion , & la médisance accompagnée de reflexion. *Sermon manuscrit du P. Carrou.*

On prend quelquefois un plaisir malin à médire , & c'est la seule chose qui nous y porte souvent.

C'est souvent l'applaudissement qu'on s'attire en médissant , & l'attention qu'on se procure , qui produit une joye maligne au fond du cœur d'un médissant ; quelle joye de se voir regner dans les cercles , d'en faire l'ame , d'y répandre le sel , de mettre les rieurs en train , enfin d'affaisonner des discours , qui sans enjouement , n'auroient rien de piquant. En effet , rien de plus comique que la médisance : tantôt c'est un ridicule qu'on contrefait ; tantôt ce sont les discours & les expressions d'une précieuse que l'on traduit ; d'autres fois ce sont les airs , les manieres , les ajustemens d'une femme dont on plaisante ; quelquefois c'est la vie que l'on déchire : on ne pardonne point les tache passées en faveur de la piété présente , & cette piété même se donne pour suspecte , eu égard aux déreglemens d'autrefois : les moindres soupçons se débitent comme des veritez , & des discours indiscrets comme une diffamation publique. *Le même.*

La médisance qui vient de la jalousie est lâche.

Lorsque la médisance est l'effet de la jalousie ; car c'est une des premieres passions qui la met en œuvre ; elle est lâche , & indigne d'un cœur genereux. Vous ne l'ignorez pas , Messieurs , le propre de la jalousie c'est de produire les plus horribles trahisons. On ne veut pas avouer qu'on soit jaloux ; on voudroit le pouvoir cacher à soi-même ; car enfin c'est sentir son inferiorité au-dessous de la personne dont on est jaloux ; c'est s'allarmer par la comparaison de son adversaire ; c'est craindre que sa gloire ne prévaille. Or que fait un jaloux ? Dans la crainte de faire paroître le peu de confiance qu'on a en son propre mérite , & l'estime que l'on fait au fond de celui qu'on décrie , on prend la voye d'une médisance secreete. Alors combien de coups ne porte-t-on point avec lâcheté , à un indéfendu ? De combien d'artifices ne se sert-on point pour lui arracher une gloire qui fait ombre ? je vous en appelle à témoin , vous que le monde a instruit à ces sortes de manèges. Une femme jalouse de la beauté , de l'esprit , de la fortune d'une autre , que de sourdes intrigues n'employe-t-elle pas pour la décrier ? Le competeur , qui voit avec douleur l'élevation de son rival , de quelle fourberie ne se sert-il pas ? Ah ! Messieurs , les hommes craignent d'ordinaire de paroître lâches , qu'ils craignent donc de paroître médisans. La médisance , quand elle est produite par la jalousie , est toujours indigne d'un homme de cœur. *Le même.*

De la médisance produite par la haine.

Lorsque la médisance est produite par une haine déclarée , elle est impudente , injuste , pleine de rage. Je vous en prens à témoins , juges de la terre ; vous qui voyez murmurer autour de vous les passions les plus vives , combien de fois avez-vous été étonné d'entendre la médisance bruire à vos oreilles , lors qu'un procès fatal a brouillé les citoyens , les amis , les parens ; quel déchainement épouvantable contre les noms les plus respectables ? On se croit tout permis dans les transports d'un intérêt puissant ; on remue les cendres des morts ; on trouble leur repos , pour rendre à la lumiere leur honte , qui devoit être ensevelie avec eux dans le tombeau. Encore le mal seroit-il supportable , si cette fureur de la médisance ne passoit pas du Plaideur

emporté jusqu'à l'Avocat , qui parle de sang froid. Quelle éloquence pour le barreau , que cette fureur de salir les reputations les plus saines ! Juges , qui présidez à ces assemblées de desordres , quel compte ne devez-vous pas en rendre à Dieu ? Un mot , un seul mot , auroit pû ramener un Orateur furieux qui s'égare de son sujet , pour s'égayer dans une fatyre injuste ; vous ne l'avez pas fait vous êtes comptables de sa fureur. Mais quel compte encore plus terrible de ces libelles injurieux que la passion fait répandre , & que la nons chalance , ou la politique tolere. C'est la passion , dira-t-on , qui produit tous ces genres de médisance. Belle raison à rendre à Dieu , qui nous redemandera l'honneur flétri de notre frere ! Seigneur , je ne respirois que la haine , que la vengeance ; que l'animosité , & ma rage m'a rendu un médissant emporté , doublement injuste , d'avoir été un vindicatif , & un emporté calomniateur. *Le même.*

Il reste un prétexte à la médisance , qui paroît plus specieux , mais qui n'est pas plus solide , c'est le prétexte du zele ; car c'est le mal ordinaire du vice que je combats d'entrer jusques dans les cœurs les plus saints , de pénétrer jusques dans le sanctuaire , d'infecter la langue du Prêtre consacrée par le sang d'un Dieu , de se glisser jusques dans le cloître , & dans les solitudes , d'émouvoir les plus pacifiques , & de mettre les armes à la main aux personnes les plus timorées. D'où vient cela ? c'est que le prétexte du zele verse le fiel jusques dans les ames les plus saintes. Aussi le Prophete Ezechiel , en nous faisant la description des desordres qui se commettoient dans l'enceinte du Temple par les Levites vivans en commun , dit que l'idole du zele excitoit la contention : *Idolum zeli ad provocandam emulationem.* Car alors on colore la médisance du nom de zele , de la religion , du bien public ; on s'emporte contre les desordres du temps , & contre ceux qui les tolèrent ; ils n'y peuvent apporter remède ; mais ils satisfont leur passion & l'inclination qu'ils ont de blâmer , & de censurer par des invectives : Passé si ce n'étoit que contre les desordres ; mais ils en font connoître les auteurs , & autorisent leurs médisances par un zele , qui n'est pas selon la science de Dieu sans doute , mais selon celle du monde , qui sçait déguiser la médisance , & qui même la veut faire passer pour une vertu. *Le même.*

Le prétexte du zele dans la médisance n'est pas recevable.

Ezechiel. 8.

On trouve à médire un plaisir de vaine gloire ; car on médit des autres pour se louer soi-même indirectement. Il n'y a presque point d'homme qui ne se louât ouvertement , s'il l'osoit ; mais comme il craint de se faire tort en manquant de modestie , il est obligé d'avoir recours à des voyes adroites & ingénieuses , & de faire remarquer son mérite , sans s'attirer le reproche d'une trop grande vanité. Il n'ose se louer ouvertement ; mais il espere qu'en parlant des autres , il se peindra d'une maniere indirecte ; qu'en témoignant de l'horreur pour une méchante action , il témoignera combien sa vertu le rend incapable de la commettre , & que plus il blâmera les vices des autres , plus il montrera qu'il en est exempt , & fera faire attention aux vertus opposées qu'il possède. *Livre intitulé, l'Art de se connoître soi-même.*

On médit assez ordinairement par vaine gloire.

Vous qui prêtez agréablement l'oreille à la médisance , voyez l'injustice que vous commettez , & l'obligation que vous contractez de

Le péché de ceux qui écoutent la médisance.

de reparer l'honneur qu'on flétrit : car il est certain que si vous favorisez la médisance, & que si par le plaisir que vous y témoignez, ou par l'intérêt que vous y prenez, vous excitez, & vous animez le détracteur, vous participez à son péché, & vous n'êtes pas moins obligé que lui à la réparation de l'injure. Bien qu'on n'excite point la médisance, & qu'on n'y coopere point, si néanmoins on ne l'empêche pas, & si par une curiosité on y donne audience, on peche plus, ou moins, selon que la chose est plus flétrissable. *Monsieur de la Volpilliere, Tome troisieme.*

Pour faire un meurtre, dit Saint Chrysostome, outre qu'on n'a pas toujours la personne en son pouvoir, il y a mille mesures, mille précautions à prendre; il y a des temps peu favorables; il y a des lieux peu propres pour exécuter de si damnables desseins. De plus toutes les armes ne sont pas sûres, tous les coups ne portent pas, toutes les playes ne sont pas mortelles: mais pour ravir l'honneur, il n'y a qu'un mot à dire; quelque part que se rencontre celui dont vous déraisonnez, vous trouvez sa reputation par tout où il y a des personnes qui le connoissent; ainsi il n'y a presque point de lieu, où vous ne puissiez le déchirer. Au reste, il n'est pas besoin de temps pour cela; un moment suffit; à peine avez-vous conçu la volonté de médire, que la chose est exécutée. *Le Pere de la Colombiere, Tome quatrième, Sermon sur ce sujet.*

La mobilité de notre langue, quand il n'y auroit pas d'autres raisons, feroit voir qu'on déraisonne facilement, puisqu'on le fait aussi facilement que l'on parle. Il est même plus aisé de médire que de parler. On médit quelquefois par le silence, sur-tout lorsqu'il paroît affecté & mystérieux; un mouvement de la tête, un geste de la main, un sourire, un clin d'œil est capable de ternir la plus belle reputation; le moindre de ces signes vaut souvent tout seul une fort longue & cruelle satire. Mais outre cette facilité à déclarer en un moment ce que nous pensons, ou ce que nous voulons qu'on pense des autres, il y a plusieurs choses qui rendent la médisance fort aisée, ou plutôt qui font qu'il est mal-aisé de ne pas médire: comme le plaisir que nous avons naturellement à le faire, soit que ce plaisir malin & cruel ait sa source dans notre orgueil, qui nous persuade faussement que nous nous élevons en rabaisant nos égaux, soit qu'il soit un effet de l'envie, laquelle se plaît à médire sans autre dessein que de troubler le bonheur d'autrui; quoi qu'il en soit, on ne peut pas nier, que nous n'ayons tous une pente secrète à parler mal du prochain, & comme il est difficile de résister à la nature, si nous n'usons d'une vigilance extrême, elle nous engage aisément à déraisonner. *Le même.*

Souvent notre naturel nous conduit doucement à la médisance, & par des détours; de sorte que dans le même entretien, qui avoit commencé par les louanges d'une personne, on se trouve insensiblement sur le chapitre de ses mauvaises qualitez. Ceux qui font un peu plus retenus, usent d'artifice, & colorent de prétextes specieux les médisances qui leur viennent en la bouche. C'est zele, c'est amour de l'équité, c'est compassion pour les fautes de nos freres; c'est une violente & juste douleur causée par l'outrage fait à Dieu,

laquelle nous fait parler. On ne manque jamais de fausses raisons, & si l'on manque d'ennemis ou d'autres personnes dignes de blâme, on s'attache à la vertu la plus pure, on déchire quelquefois ses meilleurs amis, plutôt que de se passer du plaisir de la médisance. *Le même.*

Je ne prétens pas vous représenter ici ce que ce vice a de plus horrible: Je ne vous produirai point ces portraits si odieux que les saints Peres, & particulièrement Saint Basile, Saint Chrysostome, Saint Jérôme & S. Bernard en ont tracez dans leurs écrits. On sçait assez quel mal c'est que de ravir à une personne cette reputation, dont on fait tant de cas dans le monde, & qu'on rachete souvent au prix même de la vie. On n'ignore pas que le médisant d'un seul coup de langue tuë en quelque sorte, & les absens qu'il noircit, & les presens qu'il scandalise; qu'il se donne la mort à soi-même, en commettant un péché qui est mortel de sa nature; on sçait qu'il se rend coupable de tous les desordres qui peuvent naître de ses discours empoisonnez; des haines, des querelles, des vengeancees, des meurtres qui sont les fruits ordinaires de la médisance. Tout cela vous doit inspirer une grande horreur de ce péché. *Le même.*

La médisance ne regne pas seulement dans le monde le plus corrompu; il est peu de personnes, je dis même de celles qui font profession de pieté, qui en soient tout-à-fait exemptes. C'est pour cela que Saint Paulin dit, qu'on peut appeler ce vice, le dernier piège du demon: *Extremum diaboli laqueum.* Parce qu'après avoir évité presque tous les autres, on vient souvent donner encore dans celui-ci. On se gardera peut-être de publier une infamie secrète, & beaucoup plus encore d'imposer une calomnie; mais il est des médisances de plus d'une sorte. On médit en imputant faussement un crime à une personne innocente; on médit encore en disant comme une chose assurée, ce que l'on n'a appris que par un bruit confus & incertain; on médit en revelant un péché secret; on médit encore en communiquant à d'autres, ce qu'on nous a déjà revelé. C'est une déraison que de rendre tout-à-fait publique une histoire, qui n'est encore sçûe que de tres-peu de personnes. C'est une autre déraison que d'en faire confidence à une seule personne, à moins qu'il n'y ait de la nécessité, ou quelque grande raison. S'il s'agit d'une faute qui ait éclaté, on peut encore pecher en la rapportant avec exageration, en ajoutant encore des particularitez qui étoient inconnues, & qui la rendent plus criminelle, en retranchant des circonstances, qui l'adouciroient, & qui en diminueroient la honte. De plus on peut quelquefois donner de fort mauvais tours à des actions, qui au dehors paroissent bonnes, & pour lors soit que nos soupçons soient temeraires, ou qu'ils ayent quelque fondement, c'est déraisonner que d'en faire part aux autres. *Le même.*

Il y a des hypocrites & de faux devots, qui sont d'autant plus à craindre, qu'ils déraisonnent avec plus d'art & de circonspection. Vous verrez des gens, dit Saint Bernard, lesquels après avoir poussé de profonds soupirs, baissant les yeux, & couvrant leur visage d'une tristesse apparente, commencent d'une voix pitoyable, & comme à regret, un discours médisant & empoisonné, j'en suis au desespoir,

La grieveté du peché de médisance.

La médisance est un peché commun, & que peu de personnes évitent.

Médisances que font quelquefois des hypocrites, & des personnes qui font profession de pieté.

La facilité de commettre le peché de médisance.

La facilité qu'il y a à médire.

On médit en diverses manieres, & on couvre la médisance de differens pretextes.

dira l'un, car c'est une personne, pour qui j'ai de l'amitié; je n'ai rien oublié pour le porter à prendre une autre conduite, mais j'ai perdu mon temps & ma peine. Il y a longtemps, dit un autre, que je suis averti de ce que je vais vous apprendre; il n'a pas tenu à moi, que la chose ne fût ensevelie dans un éternel oubli; mais puisqu'un autre a parlé, ce seroit en vain que je me taisois; je le dis avec douleur, c'est la vérité, qu'il a commis cette faute. C'est grand dommage, poursuit-il encore, car d'ailleurs il a d'excellentes qualités; mais que sert-il de feindre, il est sans excuse en ce point. *Le même.*

La difficulté de repa-
ser le tort
que la mé-
disance a
fait au pro-
ch. in.

Comment détruiriez-vous dans l'esprit de ceux qui vous ont ouï, la créance où ils font que vous leur avez dit la vérité? Et quand vous en viendriez à bout, vous n'êtes pas encore hors d'affaire, votre médisance a bien fait du chemin, depuis qu'elle est sortie de votre bouche; elle a passé de vos amis à des gens que vous ne connoissez pas, & de ceux-ci encore à d'autres; il faut s'informer quelles sont les autres personnes; il faut les chercher, & faire en sorte en vous retractant, qu'ils cessent tous de croire ce qu'ils ont crû sur votre rapport. Il est mal-aisé de parler à tant de personnes, il est encore plus difficile de les détromper. Je dis bien davantage, quand on feroit une retractation publique, & qu'on seroit allez heureux, pour détruire entièrement la mauvaise opinion, qu'on avoit conçue de votre frere, je dis que vous ne repareriez pas encore tout le mal que vous avez fait. La réputation de ceux de qui on n'a jamais médit, a une certaine fleur que la médisance lui ôte, & que la retractation ne scauroit lui rendre. Du moment qu'une personne a été soupçonnée de n'être pas honnête, ou d'être infidèle, quelque soin qu'on apporte pour la justifier, quoi qu'on vienne à bout de persuader tout le monde de son innocence, il reste toujours dans les esprits je ne sçai quelle impression, qui fait qu'on la considère moins qu'auparavant; sa vertu ne brille plus avec tout son éclat; il semble que du moment qu'on a eu le malheur d'être accusé, on ne peut être entièrement sans reproche. *Le même.*

Comme on
se plaît à la
médisance
dans le
monde.

Tel est l'esprit de la médisance, un esprit d'envie & de jalousie, qui défigure tout, la réputation la mieux établie, le mérite le mieux reconnu, la conduite la plus approuvée, la plus édifiante, la plus exemplaire. Combien de gens dans toutes les conditions du monde, qui en font tout leur divertissement, & tout leur plaisir, & qui n'en connoissent point d'autres, s'ils ne sont assaisonnés par la médisance? Tous les autres entretiens, soit de piété ou de curiosité, ne les touchent point; & à moins que le discours ne roule un peu sur la médisance, & qu'il n'y ait un petit chapitre sur elle, la conversation languit, & ne divertit point. Aussi est-ce un point de mérite, & un caractère de bel esprit de sçavoir bien médire, & de faire agréablement un conte, l'histoire d'un méchant commerce, de donner le coup de langue à propos, de sçavoir louer & défigurer en même temps, pour donner plus de couleur, & de vrai-semblance à la calomnie: car ce qui plaît dans la médisance, & ce qu'on y cherche, est qu'elle soit vraie, & les choses ne frappent l'esprit, & ne réjouissent qu'autant qu'elles paroissent véritables, & exemptes de supposition; ce qui fait qu'elle n'oublie rien pour prévenir sur cela l'esprit

de ceux qui l'écoutent, qui étant souvent assez mal disposés, & autant que celui qui parle, croient aisément ce qu'on leur dit, & sur les moindres apparences de la vérité. *Mr. de S. Germain, Sermon sur ce sujet.*

Il y en a qui se croient en droit de médire, afin de faire connoître les méchants, & de les montrer, comme on fait les précipices, afin qu'on s'en donne de garde; & sous ce prétexte, il n'est point de réputation qu'on ne sacrifie, point d'homme de bien qu'on ne défigure. Et cette passion, dit S. Jérôme, a tellement gagné les esprits, que ceux-là même qui sont irréprochables en toute autre chose, ne le sont pas en celle-ci: Car vous diriez, dit ce Pere, que dès-aussi-tôt qu'un homme est irréprochable, & qu'il vit dans l'ordre; dès qu'une femme est dans la piété, & qu'il n'y a rien à dire à sa conduite, qu'elle est en droit dès ce moment-là, de censurer celle des autres; s'il y a le plus petit désordre, il faut voir le soin qu'on a de l'observer, & de le faire remarquer; s'il y a quelque infidélité, ou quelque injustice secrète, il faut que tout le monde en soit informé: on découvre tout; on publie tout; on se recrée même sur les moindres défauts; & tout cela se dit & se fait par principe de charité. *Le même.*

Il se trouve
des person-
nes zeles
qui se
croient en
droit de
médire.

Il faut voir tout ce que la médisance fait pour cacher sa malignité, & pour prévenir sur cela l'esprit de l'Auditeur; tantôt par l'éloge de la personne qu'elle veut sacrifier; tantôt par une fausse compassion, une amitié feinte, une charité affectée, & qui ne parle que par force. Cet homme, à la vérité, est un des plus honnêtes hommes du monde, des plus obligeans, des plus genereux; mais il est à plaindre d'avoir cette foiblesse. Il en faut demeurer d'accord; il n'y a point de mérite qui approche de celui de cette femme; elle a infiniment d'esprit; un fond de bonté incomparable; elle est charitable, & à quelque petit commerce près, ce seroit un mérite accompli. Ce Magistrat est un homme qui a bien de la réputation, & qui la mérite; mais nul n'est parfait en ce monde; il a son foible comme tous les autres. Je veux bien vous apprendre cette affaire, dit-on; mais à condition que vous n'en parlerez à personne, & qu'elle demeurera secrète entre vous & moi; Car il ne faut pas deshonorer cette personne; il faut avoir de la charité, ménager sa réputation. Cruel artifice! précaution ridicule, dit Saint Chrysostome, vous voulez que ceux à qui vous découvrez le vice d'autrui, ménagent sa réputation, & vous ne la ménagez pas vous-même: quand vous avez été le maître de votre secret, vous ne l'avez pas gardé, & vous prétendez que ceux à qui vous l'avez dit, vous le garderont; ils le publieront à tout le monde, & peut-être est-ce votre intention; vous avez ouvert la playe, vous ne la refermerez pas: il étoit en votre pouvoir de prévenir le mal, il n'est pas en votre pouvoir de le guérir. *Le même.*

Les adres-
ses & les
tours de la
médisance.

C'est encore un malin artifice d'un médiant de louer les vertus d'une personne, pour avoir lieu d'en blâmer les vices & les défauts. Il estimera, par exemple, l'intégrité de ce Magistrat; il dira hautement qu'il est incorruptible; que ni l'argent, ni les plus puissantes sollicitations ne peuvent lui faire commettre la moindre injustice; mais en même temps il se plaindra de sa lenteur, & d'une

Un médi-
sant loue
souvent
quelque
vertu dans
une person-
ne, afin de
faire con-
noître &
blâmer ses
défauts.

negligence comme habituelle, qu'il a de traîner tellement les affaires en longueur, qu'elles désolent ceux qui plaident. Il louera dans cet Ecclesiastique un zele qu'il ne peut blâmer; dans cette femme un attachement à son ménage, & une application à son domestique, dont il ne peut disconvenir: mais en même temps il répand de malins soupçons sur le desintéressement de cet Ecclesiastique, qu'il regarde comme un avare; sur la conduite de cette femme dont il découvre quelque défaut caché. *Pris du Dictionnaire Moral, Discours premier.*

Autres artifices de la médifance.

Les médifans souvent ne disent que quelques petits mots équivoques, pour faire soupçonner beaucoup plus de mal qu'il n'y en a: un souris froid qu'ils y ajoutent, un petit clin d'œil est comme une espece de commentaire à des paroles ambiguës & artificieusement ménagées. La médifance qu'ils veulent faire, ils la cachent sous une fausse compassion, leur préface est toujours un éloge, l'on droit qu'ils ont pitié de ceux qu'ils accusent, qu'ils plaignent ceux qu'ils veulent perdre: & pour me servir du témoignage d'un grand homme de ce siècle, pour être crûs charitables dans le même moment qu'ils assassinent, ils ne tuent personne dont ils ne fassent auparavant l'oraison funebre. *Le même.*

Il y a des personnes qui ne médifent pas, mais qui sont complices de la médifance d'autrui.

Qui sont ceux, à votre avis, qui se rendent complices de la médifance d'autrui? C'est vous, qui ayant le pouvoit de les faire taire, témoignez par votre silence & par votre lâche complaisance leur applaudir. Vous, qui par une trop facile crédulité, prêtez vos oreilles, & ouvrez vos cœurs à de malignes déractions, contre lesquelles vous devriez par des principes de conscience & d'honneur vous élever. Vous, qui prenant la place de celui qui parloit, avez une maudite démangeaison de découvrir ce dont il vous avoit fait une espece de confidence. Vous, qui impatiens de débiter ce que vous avez crû imprudemment, devenez détracteurs à votre tour. Si vous êtes sages, vous ferez mourir cette parole médifante; que vous avez entendu; vous l'envelirez dans un éternel oubli, du moins vous n'en direz rien à personne: rendant par là cette justice à votre prochain, de ne rien avancer qui le deshonoré, & ayant pour vous-mêmes cette judicieuse charité, de ne vous pas exposer au danger de vous rendre complices de la malignité d'autrui. *Le même.*

Pour médifere on prend souvent le prétexte de la gloire de Dieu, & du bien public.

Chose étrange! si l'on en veut croire les plus fins médifans, ce n'est ni la haine, ni l'envie, ni l'orgueil, ni la foiblesse, qui les fait parler: c'est la gloire de Dieu, c'est l'honneur de l'Eglise, c'est le bien particulier, & le bien public. A leur sens, afin que les pecheurs se corrigent, il faut les chagriner, & quand les avis qu'on leur donne, sont inutiles, il faut les faire connoître tels qu'ils sont. Sous ce specieux prétexte, il n'y a point de reputation qu'on ne sacrifie, point de foiblesse qu'on ne divulgue, point de vice dont on n'ait la démangeaison de parler. Ceux même qui paroissent au dehors avoir plus de conscience & de vertu, font quelquefois les premiers qui se donnent cette dangereuse liberté, dit Saint Jérôme. Dès qu'un homme mene une vie réglée, dès qu'une femme passe pour devote, & irréprochable dans sa conduite, ils ont, ce leur semble, acheté le droit de censurer celle des autres. Si l'on fait quelque fausse dé-

Tome III.

marque, si l'on tombe dans quelque infidélité, ou dans quelque injustice secrète, tout le monde en est informé, on le publie, on se récrie même sur les moindres fautes: & tout cela se fait par principe de religion & de charité, dit-on, tout cela se fait pour la gloire de Dieu, pour le bien de l'Eglise, & l'avantage même de ceux dont on découvre les delordres. *Le même, Discours second.*

Vous avez oublié que vous accusez en mille rencontres des gens, pour des pechez que vous croyez vous être pardonnables. Vous voulez qu'on ait pour vous de grands égards, & vous n'en voulez point avoir pour autrui. Attentifs à tout ce qui vous touche, vous vous moquez de ce qui regarde les autres: délicats sur un point d'honneur, où vous ne pouvez souffrir la plus legere playe, vous êtes insensibles à celles que fait aux autres votre langue meurtriere. Le moindre mot desobligeant qu'on aura dit contre vous, vous allarme si fort, que quelque satisfaction qu'on vous fasse, vous ne pouvez vous en contenter, & vous croyez que votre prochain se contente de quelques petites excuses que vous lui ferez de votre indiscretion. En vain vous dit-on que la parole est échappée, qu'on n'y pensoit pas; vous répondez qu'on devoit y penser, & que vous n'en êtes pas moins offensé. Appliquez-vous cette même regle, sans prendre ces doubles poids, & cette double mesure que le Saint Esprit reprouve. *Le même.*

Les médifans attentifs aux défauts des autres, ne pensent point aux leurs propres.

Etrange artifice des médifans, dit Saint Basile! ils taisent ce qui pourroit rendre un homme recommandable, pour n'exposer que de certains endroits propres à le faire mépriser. Ils ne le montrent que par une partie de lui-même, & pour ainsi parler, que par ses extrémités. Ils ne le font voir que du côté, où entre la vertu & le vice il y a peu de distance. La temerité a-t-elle quelque chose qui approche de la force? Les confins de la pusillanimité & de l'indolence touchent-ils à ceux de la moderation & de la douceur? ils font regarder comme temeraires & audacieux ceux qui devroient passer pour forts & pour courageux; ils representent comme des gens mous & lâches; ceux qu'ils devroient regarder comme des esprits doux & moderez. La charité cache le vice, & public la vertu; la médifance cache la vertu, & revele le vice. *Le même, dans les Reflexions sur le même sujet.*

L'injustice des médifans de considérer les personnes & leurs actions du mauvais côté.

On dit ordinairement dans le monde, que s'il n'y avoit point de receleurs, il n'y auroit presque point de voleurs; mais on peut dire avec plus de justice dans la Morale Chrétienne, que s'il n'y avoit point de gens disposez à écouter volontiers ceux qui médifent de leur prochain, il n'y auroit presque point de médifans. Dans le vol il y a un abominable commerce, où les uns, soit par violence, soit par surprise, emportent le bien d'autrui, & où les autres se chargent de leurs larcins, & les vendent. Dans la médifance, il y a de même un honteux commerce, où les uns disent du mal de leur prochain, & les autres rapportent & distribuent ce qu'ils en ont entendu. Dans le vol, c'est une injustice cachée, où les voleurs & les complices sont presque également coupables: Dans la médifance, c'est une autre injustice, où ceux qui en sont les auteurs, & ceux qui en sont les approbateurs, sont presque également criminels. Enfin, selon les loix humaines, on pu-

Comparaison de la médifance avec le larcin.

OO

nit de mort; non seulement les voleurs, mais encore les receleurs; & selon les divines, ceux qui font des médisances, & ceux qui leur donnent une attention favorable, sont si rigoureusement traitez, qu'il n'est pas aisé de décider positivement ce qui merite un plus grand châtimeut, ou de médire, ou d'entendre médire: *Detrahere, aut detrahentem audire, quid horum damnabilius sit, non facile dixerim. Monsieur Joly, Sermon sur la Médisance, pour le onzieme Dimanche après la Pentecôte.*

Combien ceux qui écoutent la médisance sont coupables.

Vous pechez en écoutant la médisance, en ce que par votre indifférence, & votre complaisance vous donnez cours à la détraction. Ce qui la rend si commune, & si familière dans le monde, c'est la fatale complaisance qu'on a pour ceux qui en sont les auteurs. Si on leur résistoit vigoureusement, si l'on avoit assez de zèle pour les reprendre, quand on en a le pouvoir, ou si l'on témoignoit par son froid, & sa tristesse, qu'on est scandalisé de leurs mauvais discours, ces médisances cesseroient bientôt, ou du moins elles n'auroient pas cette fatale perpétuité, & ce maudit progrès qu'elles ont. Si vous aviez le courage de dire à ces pestes de la société civile, ce que leur disoit autrefois Saint Chrysostome: Avez-vous à louer quelqu'un, je vous écouterai volontiers; avez-vous à médire de quelqu'un, je boucherai mes oreilles; qu'ai-je affaire de savoir si cet homme est usurier ou non; si cette femme est de mauvaise vie ou non; vous ne devez vous embarrasser, que des pechez dont vous devez rendre compte à Dieu; songez plutôt à vos défauts personnels, qu'à blâmer ceux des autres, & à regarder ce qui vous manque, qu'à observer malignement ce qui se passe chez autrui. Si, dis-je, on avoit, comme Saint Chrysostome, le courage de parler de la sorte aux médisans, je crois avec lui qu'il y en auroit très-peu dans le monde, & ces esprits dangereux se voyant rebutez ou méprisiez, perdroient enfin cette mauvaise habitude. *Le même.*

Les maux & les defordres que cause la médisance.

Les Peres, pour nous marquer combien la langue du médisant cause de maux, se servent de plusieurs comparaisons: les uns la comparent au feu; les autres au poison; les autres aux serpens & aux viperes. La médisance met tout en feu; elle cause mille ravages; elle n'épargne rien, non plus que cet élément furieux; elle attaque les grands & les petits, & si le feu n'épargne ni les Temples ni les Palais des Princes, la médisance n'est pas plus respectueuse: Les personnes sacrées, & celles qui sont dans les dignitez les plus sublimes, ne sont pas épargnées. C'est un poison qui infecte tout, qui corrompt tout, & qui n'épargne rien. Aussi Saint Jacques l'appelle-t-il, une universalité de maux: *Universitas iniquitatis*. Tant il est vrai que c'est une peste qui se glisse, & qui met la corruption par tout. *Essais de Sermons pour la Dominicale, le troisieme Dimanche de Carême.*

Jacobi 3.

Combien la reputation que la médisance nous ravit, est précieuse.

Les richesses, les plaisirs, les honneurs, & les dignitez se perdent à la mort; mais la reputation est immortelle dans ce naufrage, où toutes les choses humaines persissent pour nous; Elle nous sauve un portion de vie qu'elle arrache, pour ainsi dire, à la violence de la mort; & c'est la seule possession des morts, dit un ancien Pere: *Sola possessio mortuorum*. Aussi le Saint Esprit nous en recommande le soin: *Curam habe de bono nomine*. Et

l'Apôtre Saint Paul, si humble en toutes choses, ne s'éleve que pour défendre sa reputation, qui lui étoit nécessaire pour remplir avec plus de succès les fonctions de l'Apôtolat. Toutes ces raisons, qui nous marquent l'excellence du bien attaché à la reputation, nous découvrent l'énormité du vice de la médisance. Quel prix les hommes n'ont-ils pas donné à l'honneur, puisqu'ils exposent si souvent leur vie, & qu'ils se font même une loi, de perdre l'une plutôt que de hazarder l'autre. Ainsi l'on peut dire que le médisant commet une espece d'homicide. *Les mêmes, Tome second, Sermon pour le troisieme Dimanche après la Pentecôte.*

Difficulté de repaier le tort qu'a fait la médisance, & de se retracter

La malignité de l'esprit humain fait souvent regarder les retractations comme des satisfactions imposées par la Religion, qui au lieu d'effacer les idées injurieuses qu'on a données, les renouvellent. D'ailleurs le poison de la médisance se répand si vite, qu'il est impossible de guerir tous ceux que l'on a infectez. Ainsi les playes que vous avez faites à l'honneur du prochain, ne se referment presque jamais: Cette personne que vous avez noircie, se presente toujours à l'esprit, avec la tache imprimée par votre imédisance; de sorte qu'après avoir fait tous nos efforts, pour repaier le mal que nous avons fait, il n'en est pas moindre. C'est une étincelle soufflée par l'esprit infernal, qui allume un embrasement, que nous ne pouvons plus éteindre, & dont les flammes se répandent de toutes parts, lors même que nous en regardons les effets déplorables avec douleur. Après cela, n'est-il pas étrange, que ce peché se commette en tous lieux, par toutes sortes de personnes, à toute heure, sans peut-être y faire jamais de reflexion, & sans tâcher du moins d'en faire réparation? *Les mêmes.*

Souvenons-nous de l'excellente pratique de Saint Ambroise, qui ayant un frere qu'il aimoit plus que sa vie, fit pacte avec lui, qu'ils ne se reveleroient jamais aucune chose, qui pût porter préjudice à la reputation de quelqu'un: *Erant nobis omnia communia, solum de vitio proximorum non erat commune secretum*. Mais, hélas! aujourd'hui on n'a pas plutôt appris ou découvert les défauts ou les vices de quelqu'un, qu'on en fait confidence à un ami; qui en fait aussi-tôt une autre à son ami; de maniere que bientôt ces défauts que l'on donne sous secret, deviennent un bruit public. *Auteur anonyme.*

Pratique de Saint Ambroise.

Il semble que la devotion est quelquefois la cause de la médisance, en des personnes qui font profession de pieté: Si nous en parlons, disent-elles, ce n'est que l'intérêt que nous prenons dans la gloire de Dieu, qui nous fait parler; si on ne le declare pas, cet homme ne fera pas difficulté une autre fois de retomber dans la même faute. Ah, criminelle devotion, qui voulant empêcher un seul peché, qui ne sera que peut-être, est la cause que l'on en commet plusieurs en effet. Ah, zèle indiscret, ou plutôt, funeste prétexte du demon, qui veut vous perdre par cette voye, ne pouvant le faire par les autres. Si vous avez une veritable charité pour cette personne, que n'allez-vous la trouver, & la corriger avec douceur, ou le dire à ceux qui peuvent apporter le remede, plutôt que de le publier à tous ceux qui ne font qu'augmenter le mal, en faisant d'un peché particulier

Un faux zele de la gloire de Dieu, & de corriger le prochain, fait quelquefois médire.

celui de toute une ville? Avoiez plutôt que c'est le demon, qui pour vous empêcher de quitter ce vice, le fait passer dans votre esprit pour un acte de vertu; ou si vous connoissez véritablement que c'est un crime, comment le pouvez-vous accorder avec la devotion, dont vous faites une profession déclarée? *Monsieur Biroat, second Sermon pour le troisième Dimanche de Carême.*

Sur le même sujet.

On a trouvé dans notre siècle un moyen de médire du prochain, d'autant plus pernicieux qu'on s'en défie le moins: On a inventé le secret de déchirer sa réputation, non plus par des emportemens violens, mais par des maximes saintes, par des intentions louables en apparence, & par un faux zèle de la gloire de Dieu. Il faut décrier ces gens-là, dit-on; il ne faut pas laisser le vice dans les renebres qui l'enveloppent; l'intérêt de la gloire de Dieu demande qu'on le produise en public. Là-dessus on se fait un grand cas de conscience, & quoi que souvent on ne sçache ce qu'on dit, l'on invente, l'on exagère, & on ne rapporte les choses qu'à demi; on confond le general avec le particulier; on interprete, on juge, on décide, & tout cela par un principe de la gloire de Dieu: car l'abus en est venu jusques-là. Ah! si dans un esprit sincere de penitence, nous examinions toutes les intentions cachées que nous avons eu en nous décriant les uns les autres, quelle confession n'en ferions-nous point? Mon Dieu, dirions-nous dans la composition de notre cœur, ce n'est pas votre loi qui nous a portez à médire; nous sommes prévaricateurs, d'avoir voulu faire servir le motif de votre gloire à nos détractions. *Dans les Sermons imprimés sous le nom du Pere Bourdaloue, pour le Lundi de la Semaine sainte.*

Les maux & les desordres que cause la médifance.

Qui est-ce qui fait tous les jours les querelles secretes; que l'on reduit au point d'honneur? Qui est-ce qui produit de si sanglans combats défendus par les loix divines & humaines, sinon l'indiscrétion d'une langue médifante, dont on se veut venger? Ne seriez-vous pas surpris, si dans la suite de notre histoire, vous voyiez des fleuves de sang répandu, & tout cela pour une parole de médifance? Que ne fait-elle point cette médifance, quand elle se répand dans les satyres, & dans les ouvrages des Poëtes, dont il n'y a que le demon qui ait été l'inventeur? Des siècles entiers se passent dans la médifance, & après mille reconciliations, la playe saigne encore, & la cicatrice demeure toujours, &c. *Le même.*

Le Fils de Dieu n'a pas été à couvert de la médifance.

Avant que Jesus-Christ fût devenu l'objet de la fureur des Juifs, il y avoit long-temps qu'il étoit de leur médifance. Toute la ville & toute la Province étoit partagée sur son sujet: il avoit par tout des ennemis déclarez, & par tout des défenseurs. Mais, hélas! des défenseurs timides, & chancelans, dont la voix étoit bientôt étouffée par l'insolence des Juifs, ces cœurs présomptueux & endurcis. Si Jesus-Christ, le modele de l'innocence, le miroir & la regle de la perfection, n'a pas été à couvert de la médifance, comment les amis, ses Disciples, ses Apôtres & ses serviteurs pourroient-ils s'imaginer en être exempts? Tous ceux qui parloient contre lui parloient avec les mêmes dispositions; mais ils n'avoient pas les mêmes principes. Les Scribes & les Pharisiens y étoient poussez par l'envie, pour décrediter les miracles & les actions

Tome III.

éclatantes de Jesus-Christ; le peuple-y étoit entraîné par le mauvais exemple de ces Pharisiens, par lesquels il avoit été seduit. Voilà quelle fut leur médifance, & leur critique censurée au sujet de la personne sacrée du Fils de Dieu. *Sermon d'un anonyme.*

Examinez, Chrétiens, combien vous êtes sensibles aux médifances qu'on fait de vous; ne fût-ce qu'un mot desobligeant, que dit votre cœur à ce mot qu'on vous dit? De quel air vous recriez - vous sur la malignité des langues, sur le dommage que vous croyez qu'on vous fait, & sur la réparation qu'on vous doit? Jusques où portez-vous vos plaintes & vos droits? En vain l'on vous dira que le mot est échappé, qu'on n'y pensoit pas, ou qu'on n'en est pas l'auteur, ou enfin qu'on n'a rien dit qui ne soit vrai; quel égard aurez-vous à toutes ces vaines excuses? Vous n'y pensez pas, direz-vous? N'étiez-vous pas obligé d'y penser? Vous n'en êtes pas l'auteur? N'est-ce pas assez que vous en soyez le canal? Mais, dites-vous, je n'ai rien dit qu'en secret, & à des personnes discrettes; qui vous a dit que ces personnes seront plus discrettes que vous? Enfin, dites-vous, je n'ai rien dit que de vrai; Mais voudriez-vous, qu'on dit de vous tout ce qui est vrai? Voilà l'idée que l'on a de la médifance, quand on s'en voit accusé ou repris; s'agit-il de notre intérêt, on veut assez se regler sur sa conscience; mais quand il s'agit du prochain, on est sans front & sans remords; on veut qu'on excuse tout ce qu'on dit des autres. *Le même.*

Combien nous sont sensibles à la moindre médifance qu'on fait de nous.

On ne se contente pas de découvrir ou de condamner les véritables défauts du prochain; si on a quelque chagrin, quelque mauvaise humeur, quelque aversion contre lui, on explique tout à son désavantage, & on tire de ses actions & de ses discours, des conséquences pernicieuses. On lui attribue des desseins déreglez, & des intentions criminelles, & on trouve toujours dans sa conduite assez de quoi le juger orgueilleux, curieux, dissimulé, jaloux, & capable de cacher adroitement ses vices, sous quelque apparence de vertu. Lors même que nous n'en avons pas de si mauvais sentimens, la complaisance nous empêche de contredire ceux qui les ont, & nous fait adherer en apparence à tout ce qu'ils en témoignent, quoi que nous les condamnions interieurement, & que nous ne manquions pas de nous jeter aussi sur eux, ni de les représenter tels qu'ils nous ont paru. *Monsieur de Sainte Marthe, Tome second de ses Traitez de Pieté. Traité des Emretiens.*

Quand on est choqué contre quelqu'un on parle, & on entend parler volontiers de ses défauts.

Quand plusieurs personnes de pieté sont prévenues d'une même erreur, & qu'elles se croient obligées en conscience d'en persuader les autres, leur conversation devient alors le piège du monde le plus dangereux: Car l'opinion qu'on a de leur vertu, les bonnes œuvres qu'on leur voit faire, les marques de leur charité & de leur desintéressement, donnent d'une part beaucoup de poids à leurs discours, & d'une autre part, s'ils croient que les regles de la pieté les engagent à faire passer quelqu'un pour aussi méchant qu'ils l'estiment, ils le décrient avec tant de force, qu'il n'y a presque pas moyen d'y résister. De sorte, qu'on peut dire, qu'il n'y a point de calomniateurs si dangereux que les devots, qui étant dans l'aveuglement ou dans l'ignorance, mettent leur devotion à médire de ceux

Les médifances des personnes devotes sont les plus dangereuses.

qu'ils ne connoissent pas. Leur zele aveuglé les anime contre les serviteurs de Dieu, comme celui des Juifs les animoit contre Jésus-Christ. *Le même.*

Adroites
médisances
qui se com-
mencent
sans qu'on
s'en apper-
çoive.

Si vous pouviez vous ressouvenir des entretiens que vous avez jamais eus avec des personnes même vertueuses, vous remarquerez, qu'il y en a peu, quand on y parle des autres, qui soient exempts de médisance; mais adroite, & presque imperceptible. Un tel, disent-ils, en parlant d'un Courtisan, a de l'esprit & de la politique, & comme il a dessein de pousser loin sa fortune, il étudie avec soin les passions du Prince, auprès duquel il est, qui a déjà tant d'estime pour lui, qu'il le fait entrer dans tous ses plaisirs. Cet adroit Courtisan a d'ailleurs beaucoup de mérite; il a fait tant de campagnes, où il a acquis une extrême réputation; il a eu tant de combats d'où il est toujours sorti avec avantage & avec gloire. Il a une table magnifique, & entretient un train superbe. Il a déjà tout l'avantage qu'il peut desirer sur ses concurrents. Ainsi si l'on doit juger de la suite de sa fortune par ses commencemens, il y a routes les apparences possibles qu'il ne tardera gueres à parvenir aux plus illustres emplois, & aux premiers honneurs du Royaume. Il souhaiteroit bien effectivement pouvoir s'élever par de meilleures voyes; mais comme il n'y en a point d'autres à la Cour où il est, pour faire réussir un semblable dessein, il est contraint de faire ce que font aujourd'hui tous les honnêtes gens. Cette Dame est une personne d'un mérite tres-singulier; elle sçait merveilleusement bien le monde; elle soutient tout-à-fait bien sa qualité; elle a de l'intrigue; elle fait toutes choses d'une certaine manière qui charme, & qui engage tous ceux qui la voyent; elle est de toutes les belles compagnies, & il se fait peu de cadeaux & de régales, où elle est, qu'elle n'y soit appelée. Elle est à la vérité un peu altière, & hautaine, & elle aime le faste & la coquetterie. Otez cela, qui est assez le caractère des gens de sa qualité, c'est la meilleure personne du monde. Cet Abbé est un homme tres-considerable; il a bien de la naissance, & beaucoup de ce qu'on appelle bel esprit; il a un port & un air qui marquent bien ce qu'il est: au reste l'on peut dire, qu'il y a peu de Beneficiers dans le Royaume, qui méritent autant que lui, les graces que le Prince lui a faites. Il use tout-à-fait bien de ses revenus; sa table est delicate; ses meubles sont superbes; il est toujours des mieux mis; il préche finement: aussi n'occupe-t-il que les belles chaires. Il n'y a rien de plus galant dans les conversations: de sorte que si sa fortune se regle sur son mérite, je crois qu'on le verra bientôt Evêque. L'on ne peut disconvenir qu'il est un peu trop du monde; mais quoi? sa naissance & sa qualité l'obligent à vivre ainsi. *Dans les Entretiens de l'Abbé Jean & du Prêtre Eusebe; second Entretien.*

La médisance est ordinairement entre ceux qui ont embrasé des partis contraires.

La plupart des hommes ont une aversion maligne contre tous ceux qu'ils croyent engagés dans un parti contraire au leur. Ils se croient en droit de les décrier, & pour cela rien n'est épargné; discours offensans; artifices malins; calomnies atroces; libelles injurieux, tout est d'usage aux gens du parti opposé; tout ce qui favorise la passion est approuvé. On diroit que la médisance chez eux n'est plus un vice, pourvu qu'on aille à ses

fins; les déchaînemens même les plus violens tiennent lieu de mérite. Tout ce qui n'est pas marqué à leur coin est de nulle valeur. On veut qu'il n'y ait de l'esprit, de la vertu, du mérite, de la Religion que dans ceux qui sont de leur sentiment, & de leur parti. *Le Pere Croiset, second Tome de ses Reflexions spirituelles.*

Les personnes du monde sont exposées par leur état à entendre une infinité de médisances. La curiosité porte à les écouter; la malignité à les croire; la legereté à les répandre, & à les communiquer à d'autres. Ainsi, selon Saint Bernard, une seule médisance fait souvent perir un grand nombre de personnes: ceux qui les disent, ceux qui les écoutent avec plaisir, & ceux qui les publient. *Essais de Morale, Tome 10.*

Comme on est exposé dans le monde à entendre & à faire des médisances,

La médisance est devenu si familière, qu'il y a peu de conversations où elle ne se trouve. On parle quand on est ensemble, de ce qui se passe dans le monde; c'est un théâtre, les hommes en sont les acteurs; chacun y joue son rôle comme il le peut, & comme il l'entend; & leur application est d'examiner la conduite des uns des autres. Ce n'est pas pour en faire l'éloge; mais au contraire, comme chacun ne pense qu'à se distinguer & à s'élever, il ne pense aussi qu'à abaisser & qu'à humilier ceux qui peuvent nuire à son dessein. On donne des défauts à ceux qui n'en ont point; on les multiplie, on les augmente dans ceux qui en ont; on invente, on imagine sans scrupule. Ainsi qu'est-ce que font les hommes davantage, Seigneur, que de vous obliger à prononcer contre eux l'arrêt de leur condamnation par cette malignité, qui les a poussés à penser & à parler déavantageusement de tout le monde, & par le plaisir qu'ils se font de n'épargner personne? *L'Abbé de la Trappe, dans ses Reflexions Morales sur l'Evangile de Saint Matthieu.*

Sur le même sujet.

Il n'y a point d'esprits plus dangereux, ni d'un plus mauvais caractère, que ceux qui médissent avec art, qui ne manquent jamais de couleur pour faire approuver le mal qu'ils disent des autres, & pour détruire les louanges qu'on leur donne; qui savent blâmer avec éloge, & qui rendent suspecte la réputation la mieux établie à mesure qu'ils en rendent témoignage; qui plaignent ceux qu'ils accusent, & qui les blâment à regret; qui se déguisent en amis pour haïr avec plus de sûreté; qui paroissent charitables dans les momens qu'ils sont le plus dangereux, & qui ne nuisent à ceux qu'ils attaquent que sous prétexte d'entrer dans leurs intérêts; qui sont doux pour être cruels, sinceres pour être plus traitres, & qui ont des louanges empoisonnées, qui sont pires mille fois que la médisance toute nue. Vous ne sçauriez avoir trop d'horreur pour ces sortes de caractères. Si un homme ne peut oublier le mal qu'on dit de lui dans les premiers mouvemens de la colère, comment pardonnera-t-il celui que l'on en dit de sang froid, & avec étude? *Livre intitulé, de l'Education des enfans, par J. Pic.*

Les médisances les plus dangereux sont ceux qui médissent avec adresse & avec étude.

Ordinairement les femmes n'ont point les jours entiers, d'autre sujet d'entretien, que les défauts du prochain, & ce qui regarde les autres: Elles font mille jugemens temeraires, disent mille choses qui se trouvent fausses, quand on les examine plus mûrement, & font mille médisances qui deshonnorent le prochain. On veut tout sçavoir, parler de

Les femmes sont ordinairement plus sujettes à la médisance.

tout, juger de tout, examiner tout, se mêler de tout; & on ne pense pas, qu'on apprend ainsi en se perdant soi-même, la curiosité, la temerité, la médisance, la malignité envers le prochain à tous ceux avec qui l'on est.

Auteur moderne.

La vertu & la sainteté ne font pas à couvert de la médisance.

La sainteté n'est pas capable de nous mettre à couvert des calomnies, ni de fermer la bouche à nos ennemis. Dieu n'arrête pas toujours l'envie des hommes. C'est la seule de toutes les passions, contre laquelle il n'y a point de rempart; & il faut compter que

tant qu'il y aura du mérite & de la vertu dans le monde, il y aura de la médisance. La vertu la plus éclatante est presque toujours la plus attaquée, parce qu'elle blesse les yeux de ceux, ou qui n'en ont point, ou qui n'en ont qu'une vulgaire. Ainsi ceux qui se distinguent par une vertu extraordinaire, ne doivent pas être moins sur leurs gardes contre les calomnies que contre les applaudissemens. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Maximes Chrétiennes.*

MENSONGE;

DUPLICITE, FOURBERIE, BONNE FOI;
sincérité, simplicité chrétienne.

AVERTISSEMENT.

Tous ces titres doivent nécessairement entrer dans un discours sur la fidélité & la bonne foi, avec laquelle on doit traiter avec les hommes: en sorte que de quelque biais qu'on prenne ce sujet, soit qu'on prêche contre la duplicité & le mensonge, ou qu'on exhorte à la sincérité & à la droiture, la différence des termes changera bien l'ordre & le dessein; mais non pas la matière & le sujet du Sermon, selon la règle que nous avons tant de fois répétée, qu'on ne peut exciter efficacement à la pratique d'une vertu, sans donner de l'horreur du vice qui lui est contraire.

Ce sujet néanmoins a cela de particulier, que l'on pourroit aisément diviser la vertu & le vice opposé, & les traiter séparément, & borner son discours, par exemple, à détourner du mensonge, & de la fourberie; ou bien exciter les Auditeurs à agir toujours de bonne foi dans toutes leurs affaires: J'ai cru cependant que la liaison qu'ont ensemble tous ces sujets me laissoit aussi la liberté de les joindre ensemble, puisqu'il seroit difficile de fournir des matières si propres & si particulières à l'un, qu'elles ne convinssent nullement à l'autre. Il faut pourtant avouer que ce sujet est encore lié à d'autres dont nous avons déjà parlé, comme à l'hypocrisie, qui est une feinte & une espèce de mensonge; à la flatterie, qui trompe & qui séduit; à la trahison & à la perfidie, que nous avons joints à d'autres titres. C'est pourquoi nous n'en dirons que peu de choses & en passant, dans celui-ci. Du reste ce sujet, de quelque manière qu'on le tourne, demande un grand détail de mœurs, parce qu'il regarde tous les emplois, & toutes les affaires; outre cela, une grande variété de matières, d'instructions, & de caractères, veu qu'il embrasse toute la conduite de la vie, dans quelque état, & dans quelque condition que l'on puisse être.

PARAGRAPHÉ PREMIER.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce sujet.

CEST sur la sincérité & sur la bonne foi qu'est fondée la société civile, que roule le commerce, & que l'union & la paix s'entretiennent parmi les hommes. Je ne pouvois donc pas vous parler d'un sujet plus important, & auquel tout le monde doit prendre plus d'intérêt, que de vous parler de la sincérité & de la bonne foi avec laquelle on doit agir en toutes ses affaires. Mais comme la plupart des hommes se mettent peu en peine de violer les loix les plus saintes & les plus sacrées, quand il s'agit de leurs intérêts particuliers, j'ai cru que je ne pouvois mieux vous porter à la sincérité, & à garder fidèlement sa parole; que de vous faire voir, 1°. Qu'il n'y a rien de plus contraire à l'esprit de Dieu, & du Christianisme, que l'esprit de mensonge, de finesse, & de fourberie. 2°. Que rien n'est plus contraire à la société civile & humaine; puisque c'est la cause de tous les troubles & de toutes les dissensions qui y arrivent. 3°. Qu'il n'y a rien qui marque un plus grand fond de corruption d'esprit & de cœur que l'habitude qu'on a contractée de

mentir, & d'user d'artifice & de fourberie dans toutes les affaires que l'on traite. C'est le partage de ce discours.

1°. Rien n'est plus contraire à l'esprit de Dieu, & à l'esprit du Christianisme que le mensonge, la fourberie, & le manquement de sincérité: Car qui ne sçait que Dieu est la vérité même, l'équité & la droiture inflexible; qu'il est fidèle en ses promesses, dit l'Apôtre, & que l'ordre du Ciel & de toute la nature viendroit plutôt à manquer, qu'une syllabe, ou qu'un seul iota, dans la loi qu'il a donnée, & dans sa parole. L'artifice & le déguisement lui sont donc opposés dans sa nature & dans ses perfections les plus essentielles. C'est pourquoi autant qu'il chérit la vérité, la justice, la fidélité, & la bonne foi; autant a-t-il d'horreur du mensonge, de la fourberie, & du déguisement. Il le témoigne en cent endroits de l'Écriture, & il n'y a gueres de pechés dont il ait marqué avoir plus d'horreur, ni qu'il punisse plus sévèrement, parce qu'il n'y en a point qui le deshonoré davantage. Or si cela est indubitable;